

ADOLPHE MONOD

LES ADIEUX

suivis

d'Extraits de sermons

et d'un sermon prêché à Paris en 1850 :

Donne-moi ton cœur

Esquisse biographique
par B. Decorvet et E. G. Léonard

21^e édition



Editions des Groupes Missionnaires

appartenant à Monsieur Audeoud-Monod, auquel nous exprimons notre profonde gratitude.

A l'heure où, dans le monde entier, Dieu veut réveiller son Eglise, les Groupes Missionnaires sont heureux d'offrir ces pages au public chrétien. Ils demandent à Dieu de s'en servir pour l'affermissement de la foi et l'édification de son Eglise.

ADOLPHE MONOD

Une âme de feu

Esquisse biographique

UN CRI DE DÉSESPOIR

« O maison paternelle, quand te reverrai-je ? Je ne vois de bonheur que là ! La religion ne me satisfait pas et ne me console plus ! Toi seule, ô maison paternelle, tu me restes... Je n'ai plus rien.

» J'ai perdu tout désir, toute croyance, tout sentiment.

» Je ne suis qu'une machine qui sert encore par habitude, mais qu'il vaudrait mieux qui fût démontée, à moins que l'auteur de cette machine ne possède un secret pour la renouveler. Je l'espère, sans l'espérer.

» Comment puis-je croire ? Comment puis-je ne pas croire ? Ténèbres, ténèbres...

» Je ne sais plus que dire à mon troupeau. »

Le jeune pasteur qui exprimait ainsi son désespoir et ses doutes allait devenir, quelques années plus tard, la grande voix du Réveil, le prédicateur de l'espérance et de la certitude, de la foi toute-puissante et de la Vie nouvelle. Temples et cathédrales se rempliront à sa voix, les âmes troublées se convertiront en grand nombre : « Aucun homme du Réveil, a dit un théologien, n'a été plus fidèle, et on peut ajouter qu'aucun n'a été plus béni. »

Comment Adolphe Monod a-t-il passé du désespoir, à la foi triomphante, de l'inquiétude et de l'angoisse presque malade, à l'extraordinaire quiétude, à la sérénité des « Adieux » ?

Rien n'est plus passionnant que le cheminement d'une âme, que le drame de sa conversion. Crise décisive dont Adolphe Monod dira : « Ce jour-là l'espérance est entrée dans mon cœur, ce fut pour moi le soleil du 21 juillet 1827. »

Quels furent les causes et les agents de cette crise ? Et comment cette nature tourmentée, inquiète, et impérieuse est-elle parvenue à cette douceur, à cette puissance, à cette certitude et à cet abandon ?

UNE MAGNIFIQUE FAMILLE

« Mon ange de mère, je deviens tout triste quand je pense combien notre correspondance avec toi languit... Je ne puis pas plus me passer de t'écrire que de recevoir de ton écriture », lit-on dans une lettre du jeune étudiant de 21 ans.

Né le 21 janvier 1802 à Copenhague où son père était pasteur de l'Eglise française, Adolphe Monod était le sixième enfant de Jean Monod et de Louise de Coninck. Jean Monod était Suisse. Ses ancêtres, originaires du pays de Gex, étaient citoyens de Genève et bourgeois de Vullierens (Vaud). Jean Monod lui-même était fils de Gaspard-Joël Monod, qui avait été pasteur à la Guadeloupe. C'est à Copenhague qu'il avait rencontré Louise de Coninck, fille de commerçants aisés descendants de huguenots. En 1808, le ménage pastoral et leurs huit enfants arrivaient à Paris, où le père succédait au pasteur Mestrezat. Jean Monod devait laisser des traces profondes et bénies dans l'Eglise de Paris.

La famille s'accrut encore de quatre enfants. La douzaine était complète : huit fils et quatre filles. Bénédiction des grandes familles ! Piété, amour, respect du devoir et de l'autorité paternelle. Parents marchant eux-mêmes à la tête de leurs enfants. Malgré les nombreuses charges d'un ministère très absorbant, Jean Monod dirige en personne les études de ses fils, leur communique son admiration pour

les grands auteurs classiques. La mère, toujours vaillante, pleine de savoir-faire et d'énergie, entretient avec chacun de ses enfants des rapports de confiance et de tendresse. Elle gardera toujours sur chacun d'eux une influence extraordinaire, riche des plus grandes grâces.

Constamment fidèles à la cause de Dieu, les douze enfants furent en bénédiction partout où il les envoya. Quatre d'entre eux entrèrent dans le ministère. On ne saurait entièrement comprendre Adolphe Monod si on laisse complètement dans l'ombre ses trois frères qui partagèrent avec lui les préoccupations pastorales. Son aîné, Frédéric (né en 1794), son prédécesseur à l'Oratoire avant de devenir le fondateur des Eglises Libres : l'esprit le plus énergique et le plus constructeur de la famille. Ensuite Guillaume, dit Billy, son compagnon particulièrement chéri, de deux ans à peine plus âgé que lui, qui lui succéda dans la chaire parisienne jusqu'à ce qu'une tragique quête de Dieu l'eût conduit, pour une longue vieillesse (il mourut en 1896), sur une voie solitaire. Leur cadet Horace (1814-1881), qui fut lui aussi un grand prédicateur, mais dont la modestie et l'esprit de suite le fixèrent à Marseille, où il fut le véritable fondateur de l'Eglise réformée.

Adolphe Monod et ses frères furent donc élevés à Paris, par leur père aidé de précepteurs. Des études de sciences au Collège Bourbon, des cours de la Sorbonne, du Collège de France, de la Bibliothèque royale complétaient l'instruction de la maison paternelle.

Dès son enfance, Adolphe était cité dans sa famille pour sa vive intelligence, sa facilité de travail, sa gaîté, son imagination, son amabilité et son ardeur à tous les jeux d'adresse et même de hasard. Doué d'une aptitude particulière à bien parler et à bien écrire sa langue, il excellait aux distractions littéraires, en vers et en prose. Mais défiant de soi-même et consciencieux à l'extrême, il ignorait ses dons extraordinaires, qui frappaient les autres. Mise au service de Jésus-Christ, que n'allait pas donner cette nature exceptionnelle, doublée d'un acharnement extraordinaire au travail et d'une rare humilité ?

LA VOCATION

Très jeune encore, à quatorze ans, Adolphe Monod entend l'appel de Dieu à devenir son serviteur. Il écrit à Frédéric, déjà engagé au saint ministère : « Je prends tous les jours plus de goût pour la route que je dois suivre, surtout quand j'entends un bon sermon et particulièrement depuis le discours que je t'ai entendu faire ». (Frédéric était déjà pour lui un guide et il gardera sur lui une grande influence).

Ce fils, petit-fils et frère de pasteur, loin d'être arrêté par les difficultés de la carrière pastorale, est porté par un milieu de piété vivante et éclairée. Mais il ne s'agit pas d'hérédité ou d'ambiance favorable. Dieu l'appelle, il le sent, il le sait. A l'occasion de ses quinze ans, il annonce à ses parents la résolution qu'il vient de prendre, et cela par une sorte de prière, en vers vibrants et enflammés, *Ma Vocation*:

Non, ce n'est pas toi, monde, que je respire.
 Ne crois pas que mon cœur à tes faux biens aspire.
 Richesses, gloire, honneurs, fuyez loin de mes yeux;
 Fuyez, je connais trop vos appâts dangereux.
 De vos pièges trompeurs c'est lui qui me délivre,
 Et c'est lui désormais, lui seul que je veux suivre.
 Je veux, uniquement occupé de ses lois,
 Enseigner aux chrétiens à l'aimer comme moi
 Et, marchant sur les pas du plus tendre des pères,
 Me vouer tout entier au salut de mes frères.
 Chrétiens, mon cher troupeau, je suis votre pasteur;
 Chrétiens, suivez-moi tous au temple du Seigneur !
 Indigents, affligés, venez-y dans la grâce
 Chercher à vos chagrins un remède efficace.
 Riches, venez apprendre à mériter vos biens;
 Justes, venez mêler vos cantiques aux miens;
 Pécheurs, venez trouver un Père qui vous aime.
 Oh ! si, par un effet de sa bonté suprême,
 Ce Dieu me permettait de ramener à lui
 Un frère, un malheureux dans le crime endurci !
 Oh ! bonheur ! oh ! transports de la plus douce joie !

Ce vœu allait se réaliser. Mais il fallait d'abord un profond bouleversement intérieur, une révélation de la Grâce et, comme il le dira lui-même, « la régénération que le Saint-Esprit opère ». Tel Wesley au début de son ministère,

Adolphe Monod devait passer par la nouvelle naissance. Vocation précède parfois conversion, mais n'en dispense pas.

LES ÉTUDES THÉOLOGIQUES

La vocation avait été précoce; la conversion le fut moins. Ce n'était point le père d'Adolphe Monod qui pouvait la précipiter. « L'ancien pasteur de Copenhague, écrit Pédé-zert, n'était pas un homme du Réveil, mais tous les hommes du Réveil le vénéraient. J'allais l'entendre à l'Oratoire. Je le vois encore dans sa chaire avec ses lunettes d'or, le sermon ouvert sous les yeux. Je me souviens qu'il développa un jour cette pensée, que nous devons plaindre plutôt que haïr nos ennemis, parce que c'est à eux surtout qu'ils font du mal. Sa prédication, grave et calme comme lui-même, était plus propre à fortifier la vertu qu'à nourrir la piété ». Et le mémorialiste ajoute que, lorsque ses fils eurent grandi, il en était « tout fier et inquiet. Il cherchait à calmer les pieuses ardeurs de ceux qui auraient voulu augmenter les siennes. Ils se disaient des hommes nouveaux, et il était resté le même ».

Concevant le ministère de ses fils sur le modèle du sien, il leur fit faire de bonnes études théologiques, en les envoyant à Genève. C'est en 1820 qu'Adolphe et son frère Guillaume y arrivèrent. Ils quittaient pour la première fois la maison paternelle, mais trouvèrent dans la ville de Calvin, du fait des nombreux parents et amis qu'ils y avaient, une atmosphère affectueuse et familiale. Ils vont souvent chez leur oncle Gérard Monod, ou chez leur tante, Madame de Coutouly ainsi que chez leur cousin Gaussen, pasteur à Satigny, le champion de la foi évangélique. Ils sont reçus à Cara, chez les Vernet; ils rencontrent Monsieur de la Rive, Monsieur de Candolle... Ils aiment Genève, où ils trouvent « ces naturalistes, ces physiciens et tous ces savants distingués, instruits et complaisants... Pour peu qu'on sache éviter les écueils de dissipation de Genève, on ne saurait être nulle part mieux qu'ici ». C'est seulement en ce qui

concerne la philosophie qu'Adolphe Monod ajoute : « Nous n'avons rien ici à comparer à ce que Paris nous offre à cet égard ». Tout ceci est emprunté au journal qu'Adolphe et Guillaume écrivent, à tour de rôle, pour leur mère, et dont de précieux fragments sont donnés dans le volume des *Souvenirs*. « Chaque soir, avant de nous mettre au lit, nous écrivons les événements de la journée, en très peu de mots, jusqu'au plus petit détail, même jusqu'à nos chagrins et nos plaisirs les plus intimes, nos contentements, nos reproches, nos sentiments les plus secrets ».

Dès leur arrivée à Genève, les deux Monod prirent leurs études au sérieux, stimulés qu'ils étaient d'ailleurs par l'excellent souvenir qu'y avait laissé leur frère Frédéric. Ils organisèrent avec deux camarades une petite société destinée aux « proposants ». On travaillait : composition, exercices de lecture, de littérature, improvisation, récitation, tous compléments qui leur paraissaient nécessaires à l'enseignement de la Faculté. La première prédication d'Adolphe fut donnée au temple de Carouge. Voici le compte rendu que Guillaume en donna à leur mère :

« C'est dimanche dernier qu'Adolphe a fait ses débuts dans la prédication. La chose se passa beaucoup mieux que nous ne nous y serions attendus. Je me rendis à dix heures avec lui chez M. Percy, le pasteur de Carouge, qui lui donna tous les renseignements nécessaires, lui endossa la robe et le rabat, et le conduisit à l'église. Son costume ne lui allait point mal. Il avait un peu l'air d'un enfant, mais d'un enfant grave et sérieux, et fort capable d'en imposer à de plus vieux que lui. Du reste, tout était en harmonie dans le service, c'est-à-dire que tout y était petit : petite église, petit prédicateur, petit chœur et même petit sermon. Il n'était élevé que de deux marches au-dessus de l'auditoire; cependant, il eut tout le temps une contenance ferme et assurée, et ne se laissa troubler par rien. Il aurait pu l'être facilement, car il resta si longtemps à trouver la prière dans la liturgie que M. Percy se leva et lui cria à mi-voix qu'elle était au commencement. L'église était à peu près pleine. On fut généralement, je crois, édifié et content. »

L'année suivante, c'était Guillaume qui prêchait à Carouge et Adolphe à Chêne.

« Il nous est arrivé, écrit Adolphe à sa mère, à tous deux d'être plus troublés que quand nous prêchâmes la première fois. Peu s'en

fallut même que je ne fisse quelque étourderie digne de moi. Munier (*le pasteur de Chêne*) me dit en sortant qu'il n'avait pas été content de mon débit. »

La même année, Adolphe est à Paris où les douze frères et sœurs sont réunis à l'occasion du mariage de leur sœur aînée, Mme Babut. Il prêche à Ste-Marie en présence de son père et de toute la famille, mais hélas « les catholiques m'ont joué un mauvais tour avec leur procession. Il en a passé une devant l'Eglise au milieu de mon sermon, tambour battant ». Le prédicateur s'arrêta sans se troubler, et, « au bout de quelques minutes... il reprit tranquillement le fil de son discours ».

A ce moment déjà, Adolphe Monod s'est fait remarquer : « Sa voix sera très belle », avait dit son professeur d'homilétique, M. Duby, en ajoutant qu'elle « ressemblait à celle de Frédéric », son frère aîné étant et devant rester pour beaucoup de leurs amis le point de comparaison presque obligé. Mais l'homilétique n'est pas tout et le jeune étudiant écrivait en distinguant parfaitement les divers éléments de l'éloquence religieuse :

« J'ai une espèce de répugnance à parler d'*art* quand il est question de prédication. Sans doute il serait à souhaiter que le cœur dictât seul toutes les règles, mais il n'en est malheureusement pas ainsi. Le cœur est l'essentiel, mais ne suffit pas ».

La Faculté genevoise lui avait ainsi enseigné, après son père, tout ce que le protestantisme consciencieux et raisonnable du temps pouvait lui apprendre, la nécessité du travail bien fait — ce qui n'était pas rien, d'ailleurs — lorsque survint dans sa vie un homme qui allait exercer, avec quelques autres, un rôle décisif : Thomas Erskine.

PHILOSOPHIE OU RÉVÉLATION ?

On était à l'époque bouleversante du premier Réveil.

En ces lendemains de la Révolution et des guerres napoléoniennes « les protestants étaient arrivés à un repos profond qui ressemblait trop à l'indifférence. Les prédicateurs prêchaient, le peuple écoutait, le culte conservait ses formes.

Hors de cela personne ne s'en occupait... La religion était hors de la vie de tous ». Ce jugement de Samuel Vincent, le grand pasteur de Nîmes de cette époque, demanderait que l'on tînt compte d'exceptions. Il y eut des pasteurs et des fidèles pour soutenir les premiers évangélistes du Réveil: celui-ci n'aurait pu se répandre s'il n'avait pas répondu à des besoins spirituels assez couramment sentis. On ne peut sans doute pas prendre davantage au pied de la lettre l'assertion d'Ami Bost sur l'enseignement à Genève: « La Bible était inconnue dans les auditoires. On n'y ouvrait l'Ancien Testament que pour apprendre un peu d'hébreu et le Nouveau Testament n'y paraissait jamais ». Boutade excessive comme on en trouve bien d'autres dans ses *Mémoires*. Le protestantisme de langue française ressemblait plutôt à Jean Monod et à l'atmosphère religieuse qu'il avait entretenue dans sa maison. La religion y était une haute sagesse, certainement soucieuse de l'honneur dû à Dieu, parfaitement capable de créer un climat de foi et d'attente religieuse. Mais son humanisme raisonnable et paisible rappelait davantage la bonne volonté d'Erasmus et de Lefèvre d'Étaples que l'angoisse de Luther mis en présence de son péché. Par un affadissement intérieur dont il ne faut pas chercher uniquement la cause dans l'influence des philosophes, les grandes thèses de la Réforme, — salut par grâce, rédemption par le sacrifice du Christ, repentance, conversion, sanctification, — n'étaient plus profondément senties par la majorité des fidèles et des pasteurs.

Des groupes piétistes, moraves puis méthodistes (pour ne pas parler des illuminés qui jouèrent parfois aussi un rôle bienfaisant) maintenaient une vie mystique plus ardente en marge des Églises officielles. Le malheur est que les autorités de celles-ci ne surent pas toujours s'entendre avec eux pour le bien des paroisses. A Genève, leur enseignement déplut à la Compagnie des pasteurs et au Consistoire, qui, après des luttes douloureuses, finirent par interdire toute fréquentation de ces réunions aux étudiants.

Quelques années avant l'arrivée d'Adolphe et de Guillaume Monod, du temps où leur frère Frédéric y faisait ses

études, un mouvement de renouveau spirituel s'était produit à l'Université, grâce à un ancien officier de la marine britannique, Robert Haldane, qui avait abandonné sa carrière pour se vouer à l'évangélisation. C'est à lui que la famille Monod dut de compter son premier homme et prédicateur du Réveil, Frédéric, qui déclarera avoir été par lui « engendré en Christ ».

« Toutes les circonstances semblaient opposées à sa mission de foi et d'amour... Quant à nous, jeunes étudiants, nous étions pour la plupart légers, remplis de pensées mondaines et plongés dans les jouissances terrestres. Quoique étudiants en théologie, la vraie théologie était une des choses que nous connaissions le moins. La Sainte Parole était pour nous une terre inconnue, *terra incognita*. »

Affirmations qu'il faut saluer, comme preuves de la sainte exigence de celui qui écrivait ces lignes, mais sans les prendre plus au pied de la lettre que lorsqu'on les trouve sous la plume de Luther ou de Wesley. De ceux précisément dont Frédéric Monod et quelques-uns de ses compagnons refirent l'expérience. Haldane exposait, dans des cours privés, l'Épître aux Romains et c'est elle qui transforma leur vie comme elle l'avait fait pour le réformateur du XVI^e siècle et pour le réformateur du XVIII^e. Ne nous trompons pas d'ailleurs au mot de théologie. Haldane n'était pas un théologien, mais, comme Luther, comme Wesley, avant tout un « biblicien » : « Ce qui m'étonna, écrit encore Frédéric Monod, et me fit réfléchir plus que tout autre chose, ce fut sa connaissance pratique de l'Écriture, sa foi implicite à la divine autorité de cette Parole, dont nos professeurs étaient presque aussi ignorants que nous... nous n'avions jamais rien vu de semblable. »

Puissance explosive de la Parole de Dieu ! Louis Gausson, César Malan, Pyt, Guers, César Bonifas, Gonthier, Ami Bost et Frédéric Monod, pour ne citer que les plus célèbres, vont devenir les instruments, en France et en Suisse, d'un mouvement religieux révolutionnaire, le Réveil, d'où sont sorties toutes les grandes œuvres de notre protestantisme : les Société des missions, les Sociétés bibliques, les Ecoles du dimanche, l'œuvre des Diaconesses et combien d'autres... !

En 1820, quand Adolphe et Guillaume Monod arrivèrent à Genève, Haldane était déjà parti. Frédéric également, et en lui le guide dont ses frères auraient eu, plus que de tout autre, besoin. Privé du soutien et de l'exemple que l'aîné aurait pu être pour lui, Adolphe Monod s'avouait livré à tous les vents de doctrine, et à toutes les sautes du sentiment :

« Orthodoxe, méthodiste, arien, je suis tout cela tour à tour. Tour à tour de feu et de glace, tendre et insensible, plein d'amour-propre et mécontent de moi. Je ne sais ni ce que je suis, ni ce que je dois faire, ni même ce que je veux. »

Malan, Gaussen, le rebutaient, semble-t-il, par ce qu'il y avait de trop systématique, de trop étudié dans leur piété. C'est à ce moment qu'il rencontra Thomas Erskine. Thomas Erskine, plein de zèle et d'amour chrétien, devait être pour lui ce que Robert Haldane avait été pour Frédéric.

« Cet homme, écrit-il à sa mère, m'a singulièrement intéressé et frappé. Il m'a fait voir plusieurs choses sous un point de vue nouveau. Le dogme de la présence de Dieu a frappé cet homme d'une manière toute particulière. Il en parle souvent et d'une manière très édifiante. Il prétend qu'on a tort de dire que ce dogme a vieilli à force d'en parler. »

Mais Adolphe Monod n'est point homme à arriver aussi vite que son frère à la décision. D'esprit hésitant, il manque sans doute de l'encadrement de camarades « réveillés » qu'avait eu son frère. La première grande flamme du Réveil est déjà passée à Genève, où l'on commence à l'organiser, avec toutes les discussions inévitables. Le Réveil est devenu une « affaire » et un sujet de débats. Et il écrit :

« Les affaires religieuses me trottent toujours par la tête. C'est un mur que je voudrais renverser... Oh ! comme je bénirai Dieu si un jour j'ai une foi ferme et tranquille, si je comprends bien l'Écriture. »

Alors que, autour de lui, les partis se délimitent et se heurtent, il est travaillé par une ambition de perfection spirituelle au-dessus de ses forces, des forces humaines, et qui le rend malheureux parce qu'il ne peut l'atteindre. Un ter-

rible sentiment de vide et de mécontentement le poursuit. Il se lance dans le moralisme et s'efforce de s'améliorer, « avec l'aide de Dieu » certes mais en tendant sa volonté tenace : « Je veillerai sur moi-même, je m'humilierai, je me soumettrai, je me calmerai, je me fortifierai. Quelle que soit la force de mon naturel, il faudra bien qu'elle cède. Oui, Dieu m'entend ». Adolphe Monod de 1824 : c'est le Luther du couvent d'Erfurt. Vaine lutte. Comme Luther, Adolphe Monod désespère : « Je ne pourrai jamais me décider à prendre les engagements et la responsabilité du ministère. Non, c'est impossible ».

Il les prit cependant, et fut consacré (8 juillet 1824), avec son frère Guillaume. Parce qu'il le fallait, et que c'était la fin des études qu'il avait accepté de faire. Surtout parce que c'était la suite de cette vocation pastorale qu'il avait reçue, et dont il ne doutait pas. La lettre qu'il écrivit le jour même à sa mère nous en a gardé le témoignage :

« Tu sais que je gâte ces beaux moments à force de scrupules et d'inquiétudes. Hier soir encore je n'éprouvais, à la pensée du jour qui approchait, qu'un sentiment de crainte et de tristesse. Mais quelques bons conseils que j'ai reçus, de bonnes réflexions, une conversation avec mon père m'ont remis, grâce à Dieu, dans une meilleure disposition. Et quoique le sentiment de ma faiblesse me rende grave et sérieux, il ne me rend pas triste, et j'espère, je crois, je sais que puisque Dieu a béni nos travaux et nous a visiblement conduits (*son frère et lui*) jusqu'à l'entrée de la carrière, il ne nous abandonnera pas au moment le plus important de notre vie, et nous donnera ce qui nous est nécessaire pour poursuivre avec zèle, avec utilité et avec un vrai dévouement, l'œuvre qu'il nous a fait commencer. »

UN VAISSEAU JETÉ AU PORT PAR LA TEMPÊTE ADOLPHE MONOD A NAPLES

Adolphe Monod a alors 22 ans. La crise durait depuis trois ans; elle se poursuivra encore quatre longues années. L'angoisse et le désespoir iront en augmentant, jusqu'à inquiéter sa famille et ses proches; puis, un jour, le vaisseau sera « jeté au port par la tempête qui l'a sauvé ».

Il était assez rare alors que les étudiants en théologie, une fois terminées leurs études, entrassent aussitôt dans le ministère. Le petit nombre des postes de pasteur (en France, du moins) et le souci de compléter leur instruction religieuse et générale, joints au fait qu'ils étaient le plus souvent très jeunes quand ils quittaient la Faculté, leur donnaient ou leur imposaient un délai parfois assez long. Revenu à Paris, Adolphe Monod songe d'abord à aller à Amsterdam s'y perfectionner dans la prédication, à l'école du pasteur de l'église française, Athanase Coquerel. Projet étonnant, lorsqu'on sait tout ce qui opposa par la suite les deux hommes. En définitive, il resta auprès de ses parents à étudier la Bible, la théologie, la littérature et l'histoire. Un court voyage à Londres, auprès de sa sœur Mme Babut, lui permet de retrouver son ami Charles Scholl, alors pasteur de l'une des Eglises françaises de cette ville. Lui aussi homme du Réveil, Scholl sait lui « présenter l'Evangile dans des entretiens courts, sous un aspect pratique qui gagne son cœur pour toujours ». Le « Monod sans patrie » qu'il est encore (suivant une de ses expressions de cette époque) apprécie vivement Londres, pour ses établissements philanthropiques et religieux.

Ces contacts avec Scholl et avec la piété anglaise n'amènent cependant pas le jeune pasteur à la foi de ses amis, à laquelle il aspire pourtant de toute son âme. Elle l'attire, mais ne lui en paraît pas moins exagérée : « Je voudrais croire plus que je ne fais, mais moins que toi », écrit-il à Gaussen (*Souvenirs*, I, p. 51). « Je ne veux pas, absolument pas, être quelque chose d'avance », écrit-il aussi : horreur de ce qui n'est pas vrai, passion de la sincérité; peut-être aussi traces d'un amour-propre qui ne veut pas paraître « à la suite ».

Pour l'instant, Adolphe Monod sentait le besoin de rompre avec l'éloquence religieuse telle qu'on la lui avait enseignée, et en particulier avec la pièce d'apparat (les pasteurs du Midi l'appelaient leur *couquinas*) que l'on apportait de chaire en chaire, en la polissant et en la perfectionnant (il en avait deux et s'excusait auprès d'un de ses professeurs

de Genève d'en être resté là) : « Le sermon doit dans quelque temps, lit-on dans la même lettre, jouer un moindre rôle dans le culte réformé, et rendre à l'explication de la Bible la place qu'il a prise, ou usurpée sur elle ». C'était en revenir à la pratique de la Réforme, mais aussi adopter celle des évangélistes du Réveil, qu'il ne voulait pas imiter. Il est vrai qu'elle demandait leur connaissance profonde de la Bible, et il ne l'avait pas :

« Je lis l'Épître aux Romains. Quelle obscurité, quel étonnant langage ! Qu'il est éloigné de toutes nos idées et de tous nos principes ! L'Évangile, qui m'offre souvent des passages qui m'étonnent et quelquefois blessent ma raison et mon sentiment, n'a rien qui désespère plus que cette Épître. Je la lis, je la relis, rien; je n'y vois rien, mais rien !...¹ Je veux aussi parvenir à lire l'Ancien Testament en hébreu; cela est difficile, mais nécessaire, absolument nécessaire, et quand je veux, je veux. »

Dieu veut aussi ! Mais, pour être sauvé, il faut renoncer à sa volonté propre, il faut que le vaisseau soit brisé. Dieu va se servir de plusieurs moyens en faveur d'Adolphe Monod. Et d'abord d'une circonstance en apparence bien banale : le jeune pasteur est invité à accompagner son frère Guillaume et un élève de celui-ci dans un voyage de tourisme en Italie. Ce voyage fut à l'origine de la création de deux communautés évangéliques, à Rome et à Naples, — et de la conversion d'Adolphe Monod.

« Nous avons eu la satisfaction à Rome de pouvoir célébrer un culte protestant, écrivait-il de Naples, le 26 février 1826. L'envoyé de Prusse, Monsieur de Bunsen, nous avait prêté sa chapelle et, pendant six semaines, nous y avons fait le service tour à tour, mon frère et moi. Ici nous aurions voulu établir la même chose, mais nous rencontrons beaucoup plus de difficultés et nous ne rencontrons pas un Monsieur de Bunsen. Nous espérons pouvoir au moins réunir une fois la petite colonie et la petite caravane protestantes pour leur donner la communion. »

¹ Voir dans les *Adieux*, p. 83, ce que cette Épître était devenue pour Adolphe Monod à la fin de sa vie, et en particulier ces mots : « Je ne saurais vous dire combien je fus frappé dans cette lecture de l'Épître aux Romains... de ce cachet de divinité, de vérité, de sainteté, de charité et de puissance qui est empreint à chaque page et sur chaque mot ».

Son vœu se réalisa, le 12 mars, chez une résidente américaine, Madame Falconnet-Hunter. Une petite communauté, d'origine surtout suisse, qu'Adolphe parvint à réunir de manière durable à la légation de Prusse, le choisit comme pasteur et s'attacha profondément à lui : il y a une trentaine d'années l'un des auteurs de cette esquisse biographique, alors membre de cette Eglise, recueillait auprès de très vieux fidèles l'écho du souvenir que leurs parents avaient gardé de leur premier pasteur. C'était celui d'un jeune « saint », auquel le climat, à la fois énervant et débilitant de Naples, ne convenait pas. Ajoutons que Naples était le premier poste pastoral d'Adolphe Monod, et qu'il y fit sa « crise de la première paroisse », dont bien d'autres ont souffert. D'où une violence dans l'épreuve spirituelle traversée par le jeune pasteur de Naples qui émeut le lecteur d'aujourd'hui comme elle bouleversa sa famille lointaine.

Son père lui écrivait de très bonnes et très sages lettres de conducteur d'âmes, mais n'ayant jamais connu lui-même semblable crise spirituelle, il ne pouvait guère comprendre ce qui se passait en son fils.²

Arrivant à Naples, Adolphe Monod en était encore, dans une lettre à Erskine (26 février 1826. T. II, p. 23) à énumérer et, si l'on peut dire, à mesurer les progrès, « petits, bien petits », qu'il avait faits dans la voie spirituelle :

« Vous m'avez fait sentir vivement la nécessité de chercher ma croyance où vous avez cherché la vôtre, et d'écouter la Bible au lieu de la juger; vous m'avez fait comprendre que je n'avais qu'une croyance très superficielle de l'Écriture sainte, que je n'avais pas encore senti l'Évangile, que la religion ne m'avait pas encore changé, ni même touché véritablement... Je remarque que je lis l'Écriture avec plus de plaisir, que je la comprends un peu mieux; que des parties entières de la Bible, qui n'avaient aucun sens pour moi, me sont devenues intelligibles, comme par exemple l'Épître aux Romains, et qu'en particulier la doctrine de la Rédemption, qui était ma grande pierre d'achoppement, commence à se présenter à moi dans un jour tout nouveau, depuis que j'ai renoncé à vouloir en comprendre la nature, et que je me borne à l'envisager par le côté qui me regarde et à recevoir littéralement ce que l'Évangile me dit à ce sujet. »

² Voir E. Ferrari : *Eglise évangélique de langue française de Naples (1826-1926)*. Notice historique publiée à l'occasion du centenaire (Naples, 1926).

Mais l'épreuve imposée à sa foi encore débutante, d'avoir à prêcher comme si elle était arrivée à l'appropriation entière des vérités divines, fut extrêmement pénible au jeune pasteur. « Prêchez la foi en attendant que vous l'ayez », avait dit à Wesley, dans de pareilles circonstances, son guide morave. Adolphe Monod s'y résignait mal, et s'en explique longuement dans une lettre à Gausson, du 31 août 1826 (T. II, p. 7 et suivantes) :

« Considérant que, d'un côté, je ne pouvais évidemment pas laisser l'Eglise nouvellement née sans pasteur; que, de l'autre, restant à mon poste, je faisais du mal et non du bien aux âmes que Dieu m'avait confiées si je leur proposais mes doutes ou mes opinions, au lieu de leur prêcher l'Évangile, je pris le parti, pénible à ma franchise, mais nécessaire, de prêcher ce que l'Évangile enseigne, sans considérer si je le croyais ou si je ne le croyais pas. Je crus que cette résolution était le terme de mes agitations. Je me trompais. C'était plutôt le commencement d'agitations plus cruelles. J'étais tombé de l'incrédulité de l'esprit dans celle du cœur.

« ... ma disposition noire et insensée m'a repris, m'a si bien subjugué que j'ai fini par la croire irrésistible. J'ai cessé de croire à la force de ma volonté, j'ai même cessé de croire que Dieu m'aime, ne pouvant concilier avec sa bonté cet irrésistible ascendant qui étouffe mon bonheur, mes facultés, ma conscience elle-même et ma piété sous le fanatisme de mon imagination. »

Chaque croyant a sa croix à porter, et à accepter, avant d'en être délivré : pour Adolphe Monod c'était cette « imagination », cette inquiétude malade, touchant à la névrose, dont il fallait marquer ce qu'elle était pour apprécier pleinement la grande quiétude des *Adieux*.

En proie au doute torturant, s'accusant d'hypocrisie, il cherche une position de repli :

« J'ai fait l'expérience que les principes chrétiens ne me retiennent plus dans mon devoir. Je tâcherai de leur substituer quelque principe de philosophie, par exemple la nécessité de faire dominer le principe spirituel sur le principe matériel, sur quoi j'ai prêché dimanche; ou bien la nécessité de tendre à la ressemblance de Dieu. »

Solution qui ne le satisfait pas, il voudrait abandonner le ministère, mais Adolphe Monod avait heureusement, en Italie même, et à l'étranger des amis qui pouvaient lui être un véritable soutien. Le ministre de Prusse à Rome, M. de

Bunsen, chrétien convaincu et de foi évangélique, intervint par une ferme et sobre lettre (22 février 1827. T. I, p. 95), rappelant au jeune pasteur que son départ tuerait la jeune Eglise de Naples et l'invitant à avancer « sur la route de la foi, en frayant le chemin à ceux dont le soin spirituel vous a été confié ».

A Londres, la sœur d'Adolphe Monod, Madame Babut, vit des jours tragiques. Pour la troisième fois le deuil la déchire : après deux autres bébés, sa troisième enfant, une fillette de deux ans, lui est ravie par la mort. L'héroïque sœur a triomphé de l'épreuve; elle écrit à son frère :

« Cher Adolphe, qu'elles sont déchirantes ces angoisses par lesquelles je viens encore de passer... A genoux à côté de mon enfant, j'ai pensé déjà avant qu'elle eût cessé de souffrir que le Seigneur avait des vues de miséricorde et d'amour dans cette douloureuse épreuve... J'ai pensé à toi, cher Adolphe. Si ma fille dans sa mort pouvait te prêcher avec plus d'éloquence, avec plus de conviction que tous ceux qui ont cherché jusqu'à présent à te faire du bien, ah ! je sens combien il serait vrai de dire que le jour de sa mort a mieux valu que le jour de sa naissance !...

Oh ! dans ces jours de misère et de deuil, que deviendrais-je sans lui ? S'il n'est pas vivant, si ses paroles ne sont pas éternellement vraies, où puiser la force contre tant de douleurs ? Mais béni soit-il de cette conviction qu'il met dans mon âme. Oh ! qu'il daigne la faire passer dans la tienne ! Adolphe, cher Adolphe, donne-lui ton cœur, aime-le pour le bien qu'il me fait, en attendant que tu l'aimes pour le bien qu'il te fera » (18 février 1827. T. I, p. 103 et suivantes).

Le malheureux pasteur admire la foi de sa sœur, et l'envie : « Qu'elle est heureuse, qu'elle est heureuse ! C'est le sublime de la charité ». Mais la comparaison empire son état spirituel : il est décidé « à boire la coupe de son désespoir, de ses doutes et de son amertume jusqu'à la lie ».

Il écrira même à son ami Valette, le suppliant de venir prendre sa succession à Naples : « Partez sans délai. Voici pourquoi : J'ai perdu la foi. »

Nouvelle intervention de Dieu : Thomas Erskine est à Rome... il arrive au mois de mai à Naples. Et les conversations de Genève reprennent. Adolphe Monod y consacre des notes, où on lit :

« Je pressens et je vois dans Monsieur Erskine et dans d'autres un bonheur, une paix, un ordre, une conviction que je n'ai point. ... Je suis dans un état de désordre, de péché. Je le sens, je ne suis pas en harmonie avec moi-même; mon principe philosophique n'est pas satisfait. La perfection de la créature ne peut consister que dans la relation avec le Créateur; et cependant, et c'est là le péché, j'ai été à moi-même mon centre jusqu'à ce moment. Il faut être dépendant; j'ai voulu être indépendant. J'ai voulu être original; j'ai craint de me perdre dans le grand tout. J'ai voulu me faire ma religion à moi-même, au lieu de la prendre de Dieu. »

La conviction du péché l'a saisi, avec son inévitable conséquence :

« Il n'y a qu'une influence extérieure qui puisse me changer. La réflexion n'y peut rien, car pour débrouiller mes pensées, il me faudrait des siècles. Il faut une action extérieure pour me changer. »

C'est l'expérience essentielle de la Réforme, celle de Luther après les années où, renonçant à faire son salut par les macérations, il l'avait aussi vainement cherché en lui-même par la méditation théologique et mystique que lui recommandait Staupitz : le salut est objectif, donné « de l'extérieur » à l'homme, qui n'a qu'à le saisir. Les notes de Monod sur ses conversations avec Erskine se terminent par une prière, qui est à la fois cri de désespoir et appel déchirant :

« Dieu de Vérité, tu ne peux pas me refuser la Vérité !

» Tu t'es engagé à me la faire trouver.

» Tu y es engagé par les promesses de l'Évangile !

» Tu y es engagé en faveur de mes catéchumènes et de mes brebis !

» Tu y es engagé par le sacrifice auquel tu m'as obligé et par la prolongation de ce sacrifice.

» C'est pourquoi, me reposant sur toi et n'étant plus incertain que du moment où tu voudras m'éclairer, je veux hâter ce moment en agissant dès à présent comme sûr de trouver la vérité.

» Je la chercherai là où j'ai le plus de raison de croire que je la trouverai, dans la Bible... » (15 mai-21 mai 1827. T. I, p. 96 et suivantes.)

Erskine traitait son jeune ami comme il le fallait, en théologien sensible à l'exégèse savante : c'est sur un Nou-

veau Testament grec qu'il essayait de l'amener aux vérités évangéliques. Adolphe Monod lui en était reconnaissant; mais en lui l'esprit d'indépendance et d'originalité se cabrait contre l'emprise de son ami. Il n'était point de ceux qui acceptent de se convertir, comme tout le monde. Erskine étant allé quelques jours hors de Naples, il pousse une sorte de soupir :

« Je me laissais trop entraîner par lui. Il y a une différence trop grande entre son âme et la mienne pour que la même croyance convienne à tous deux. Il juge par sentiment et prouve par imagination... Moi, au contraire, je suis brouillé avec le sentiment (*on a vu qu'il n'en était rien*); je n'aime que ce qui est clair et exact... Pendant quelques jours, j'ai voulu entrer dans ses vues et j'ai cru que ce système de l'expiation des péchés de l'homme par Jésus-Christ et de la conversion se développant sans effort dans un cœur touché de cette expiation pouvait me convenir; mais je voulais aller trop vite... Cette orthodoxie est un sacrifice trop pénible de tous mes sentiments naturels; je ne sens pas ce qu'elle enseigne, et je sens ce qu'elle n'enseigne pas. Qui me persuadera, par exemple, que, comme me l'a dit M. Erskine, toutes mes pensées jusqu'à présent n'ont été et ne sont encore que péché? » (25 mai 1827. T. I, p. 116.)

Adolphe Monod, malgré les enseignements de son ami, semble piétiner. Félix Neff, dans les ténèbres, avait crié : « Mon Dieu, qui que tu sois ! » Et voici la « prière ordinaire » du Monod de cette époque, telle qu'il l'envoie à sa mère (25 juin 1827. P. 101) :

« O Esprit Souverain, d'où je sens que mon esprit est émané, Auteur et Providence de tout ce qui est, de quelque nom qu'on t'appelle, prends pitié de moi ! Sans lumière, sans croyance, sans attachement, sans appui, sans occupation, l'âme toute vide, je n'apporte pour titre à ta miséricorde qu'une inexprimable misère ! »

LE SOLEIL DU 21 JUILLET

Erskine prolonge son séjour. Depuis des jours, il discute avec Adolphe Monod. Des heures durant, dans la chambre d'Erskine, chez le pasteur de Naples, en promenade, les deux amis s'entretiennent. L'Écossais ouvre sa Bible : l'Épître aux Romains, toujours, puis l'Épître aux Hébreux. Il

montre le plan de salut, la perte, la grâce. Il emploie des comparaisons, fait appel au sentiment. Adolphe objecte, se débat, se proclame esprit mathématique, répond que comparaison n'est pas raison. Mais ces conversations ont fini par jeter bas tous ses arguments philosophiques. Il s'aperçoit lui-même : son désir d'« être à lui-même son centre », son refus de « se perdre dans le grand tout », d'accepter une croyance qui ne lui soit pas particulière, de sacrifier « tous ses sentiments naturels ».

Ne sachant plus qu'enseigner à son troupeau, il essaie de se distraire : « Je ne me soutiens content que par un étourdissement continu ». Il se jette dans l'étude de l'histoire et de la poésie italiennes : « Mon âme se dessèche de plus en plus ». Un samedi soir, il se rend à une soirée dansante. Une jeune fille lui dit en riant : « C'est pour vous préparer à votre sermon de demain, Monsieur, que vous êtes venu ici ? » Cette raillerie lui perça le cœur et hâta le dénouement de la crise.

Erskine s'en était allé, laissant son ami aussi désespéré que jamais, mais « sans l'envie et la possibilité de plus s'étourdir ». Aucune solution moyenne n'était plus possible : ce ne pouvait être que le désespoir ou la paix. Ce fut la paix, mais dans une journée qui avait commencé dans le désespoir. Le samedi 21 juillet 1827, tandis que le soleil brille sur Naples et sa rade, avec sa splendeur inhumaine qui rend particulièrement dure la solitude, Adolphe Monod se promène dans les rues de la ville. Qui y a passé dans un moment de lassitude sait l'impression de « vanité des vanités » que peut donner la plus vieille civilisation de l'Europe et la plus mélancolique. Tout Napolitain, de race ou de séjour (si ce n'est un simple touriste), comprend Adolphe Monod pleurant « presque de chagrin en pleine rue » puis, rentré chez lui, laissant « éclater son désespoir en un torrent de larmes ». Tombé à genoux, c'est alors que le jeune pasteur reçut la paix :

« Voyant, comme par un trait de lumière, que mon esprit était et avait toujours été dans un état d'aveuglement et de déviation qui devait cesser pour que je puisse avoir la paix; qu'attendre la cessation de ce désordre de ma raison et de ma volonté, qui en étaient

atteintes elles-mêmes, ce serait faire comme un aveugle qui prétendrait corriger la cécité d'un de ses yeux à l'aide de son autre œil, aveugle aussi; qu'ainsi je n'avais de ressource que dans une influence extérieure, je me ressouvins de la promesse du Saint-Esprit. Et ce que les déclarations si positives de l'Évangile n'avaient pu me persuader, l'apprenant enfin de la nécessité, je crus, pour la première fois de ma vie, dans le seul sens selon lequel elle pouvait répondre le mieux aux besoins de mon âme, dans celui d'une action réelle, extérieure, surnaturelle, capable et de me donner et de m'ôter des sentiments et des pensées, et exercée sur moi par un Dieu maître de mon cœur aussi véritablement qu'il l'est de la nature. » (A Madame Babut, 14 août 1827. T. I, p. 119.)

Adolphe Monod était né de l'Esprit, à moins que l'on ne veuille dire qu'il avait reçu le baptême de l'Esprit.

Une trentaine d'années plus tard, sur son lit de mort, Adolphe Monod devait rappeler cette expérience décisive en ces termes : « A partir de ce jour, une vie intérieure nouvelle commença pour moi. Non pas que ma mélancolie eût disparu, mais elle avait perdu son aiguillon. Oh ! si ces lignes pouvaient être pour vous ce que fut pour moi le soleil du 21 juillet 1827 ».

A sa sœur, le 14 août suivant, il écrivait :

« Depuis ce jour, dont il y a plus de trois semaines, je n'ai point eu de retour de mélancolie. C'est qu'auparavant j'étais sans Dieu et chargé moi-même de mon bonheur, et maintenant j'ai un Dieu qui s'en est chargé pour moi. Cela me suffit... Comme il y a un abîme sans fond de misère à ne compter que sur soi-même, il y a un abîme sans fond de consolation et d'espérance à ne compter que sur Dieu. »

Il conclut :

« Le mal qui me travaille depuis sept années est un bien, puisque Dieu s'en est servi... pour me chasser enfin, de dégoût en dégoût, par une miséricordieuse violence, dans le seul chemin qui mène à lui, seul bien de l'homme. »

Le 11 septembre, à son père :

« J'ai eu, j'ai encore des moments de grande tristesse, mais ce n'est pas de la mélancolie. C'est une tristesse selon Dieu, née du souvenir de mes fautes et de la vue de ma misère morale qui, pour la première fois, commence à peser fortement sur ma conscience. »

Vers la même époque, il écrivait à ses parents : « Je suis plus calme ». Le vaisseau si longtemps ballotté, était enfin jeté dans le port « par la tempête qui l'a sauvé ».

LE PROPHÈTE DE LYON.

A peine âgé de 26 ans, Adolphe Monod était appelé dans la grande Eglise Réformée de Lyon. Après avoir entendu son sermon d'épreuve, le Consistoire l'élut d'enthousiasme, le 28 octobre. Il en fut un peu étonné, car on lui faisait, depuis sa conversion, une réputation de « méthodisme », contre laquelle il se défendait d'ailleurs.

Il laissait son Eglise de Naples affermie et entre de bonnes mains. Son ami et successeur, Louis Valette, devait lui consacrer quatorze ans de sa vie.

A Lyon, il allait au-devant d'une tâche redoutable. « Nulle part plus que parmi les protestants de cette grande ville, écrira Edmond de Pressensé, l'ancienne foi réformée n'avait subi une éclipse complète. » Le jugement semble sévère, car Monod trouva dans l'Eglise Réformée de Lyon des amis vraiment évangéliques. Il est certain qu'il y avait dans le Consistoire de cette ville trop de membres désignés seulement par leur situation sociale et leur fortune (on sait que les Articles Organiques de 1802 faisaient une règle de choisir ces « anciens » parmi les paroissiens les plus imposés), il faut également tenir compte des dispositions du jeune pasteur, qu'il reconnaissait dans une lettre à son oncle, Gérard Monod, (28 octobre 1827. T. II, p. 21) :

« Vous me faites deux reproches que je reçois avec reconnaissance.

» L'un est celui de l'égoïsme (*égocentrisme*) ! Je le reçois en plein; je le mérite tout à fait, parce que j'ai beaucoup d'amour-propre. L'autre est celui d'un ton tranchant : cela est vrai aussi; je m'observerai. »

Jeune et inexpérimenté, Adolphe Monod ne tarde pas à constater les difficultés d'un ministère auquel il n'est pas préparé. L'Eglise Réformée de Lyon était déjà en partie

gagnée, et dans ses rangs les plus aristocratiques, à l'enseignement du Réveil, mais il y avait aussi des éléments d'une piété plus froide bien décidés à s'opposer, chez leur nouveau pasteur, au « méthodisme » que son éloquence leur a sans doute caché le premier jour. Il se jette à genoux, pour un *Acte de consécration totale* :

« 13 juillet 1828. O mon Dieu, je veux te consacrer cette vie que je te dois deux fois, pour l'avoir donnée en 1802, et pour l'avoir sauvée en 1827. Je m'offre donc à toi, tel que je suis, aujourd'hui, sans me laisser tourmenter par la pensée de ce qui manque à mes forces physiques, à mes lumières, à mes capacités, à ma foi et à mon amour.

» Je laisse ce qui est derrière moi : tu l'as effacé par le sang de ton Fils...

» Le péché ne m'a pas fait plus de mal que tu ne veux me faire du bien.

» Tu peux tout réparer... Assigne-moi la place que tu veux et donne-moi tout ce qui m'est nécessaire pour remplir cette place-là et non point une autre.

» A toi seul appartient de faire en moi un si grand et si merveilleux changement; mais, puisque tu l'as commencé, je sais que tu l'achèveras.

» Quand je marcherai, soutiens-moi.

» Quand je tomberai, relève-moi.

» Humilie-moi, ôte-moi mon esprit pour y mettre le tien.

» Tiens mes yeux fixés sur toi, par ton Esprit et pour l'amour de Christ. » (T. I, p. 150.)

Aux protestants satisfaits d'eux-mêmes et endormis dans une fausse sécurité, le jeune pasteur au front pâle, à la voix vibrante, prêche les jugements de Dieu, la perte de l'homme, la nécessité de la repentance et de la conversion. Il fouille les consciences, impitoyablement :

« A vous, votre premier amour, c'est la fortune...; vous en faites votre vie, votre sang, votre tout...

» A vous, votre premier amour, c'est le rang, le crédit...

» A vous, votre premier amour, c'est la science et le talent...

» Presque tous, votre premier amour, c'est le monde et les choses du monde... Vous vous en nourrissez, vous en vivez. »

Il s'attaque à tous, « pécheurs mondains, pécheurs affectueux, pécheurs vertueux ».

Non content d'exposer avec flamme et conviction les grandes doctrines de la Bible, il pose à ses auditeurs des questions directes et brûlantes :

- « Pouvez-vous mourir tranquilles ? »
- « Etes-vous un meurtrier ? »
- « Qui doit communier ? »

Impitoyable comme un chirurgien, il déclare : « Je ne serai pas doux à la manière du monde, qui vous déguise la maladie de votre âme pour que vous y demeuriez et que vous mouriez... Je demande à Dieu la grâce de vous convaincre de péché avec force, avec autorité, mais surtout avec amour ».

Avec autorité, il proclame que sa doctrine ne vient pas de lui : elle lui a été donnée de Dieu; elle est contenue dans la Bible, et la Bible, c'est la Parole même de Dieu :

« J'expose non mes pensées, mais les pensées de Dieu et les expose revêtues non de mon langage, mais du langage de la Bible. »

« Ce que je vous ai prêché, ce n'est pas mon opinion, c'est la vérité. Ce n'est pas une doctrine, c'est la doctrine. C'est plus : c'est la Vie; et, si vous ne croyez pas cela, vous demeurez dans la mort. »

Avec la hardiesse prophétique d'un Amos, il ose dévoiler les injustices sociales. A ces industriels respectés qui composent, dit-il, « une assemblée de ce qu'il y a de plus décent et de plus honnête dans la société », il demande :

« Avez-vous, dans vos manufactures, abusé des besoins du pauvre et de la faiblesse de l'enfance pour les charger d'un travail excessif, qui les fait végéter, languir, pâlir et mourir lentement au profit de votre bien-être et de votre orgueil ? »

« Avez-vous dissipé en plaisirs... des biens qui pouvaient libérer un prisonnier, guérir un malade, repaître un affamé, dont les cris de détresse montaient au Ciel en même temps que le bruit de vos danses et de vos concerts ? »

S'il dénonce le péché avec force, son âme de feu est remplie de l'amour de Dieu et sait déverser la grâce :

« Voilà, voilà ce que Dieu fait pour l'homme, selon l'Évangile. »

Il ne lui dit pas : « Je te pardonnerai demain; je t'aimerai demain, quand tu auras fait quelque chose pour t'en rendre digne ». Mais il lui dit : « Je te pardonne aujourd'hui; je t'ai aimé quand tu étais mon ennemi; j'ai tout expié et je te reçois en grâce, tel que tu es, à l'instant même, tout souillé, tout couvert de tes péchés, afin que tu m'aimes et qu'en m'aimant, tu m'obéisses ».

Ce message brûlant, l'homme encore tout jeune qui le délivrait n'y apportait pas la prudence qu'il eût peut-être fallu. Il s'en confessait à Gausson (3 septembre 1828. T. II, p. 34) :

« Je tremble toujours de tomber dans la théologie et la métaphysique, vers laquelle j'ai un penchant irrésistible, dans ma prédication comme dans mes sentiments particuliers... Hélas ! j'ai la douleur de voir que j'excite parfois une opposition contre l'Évangile que je prêche, qui ne tient pas seulement (quoiqu'elle tienne principalement) à l'Évangile lui-même; mais en partie à quelque chose de sec, de tranchant, d'austère, dans mes discours et dans mes manières. Priez Dieu pour moi, mon bon ami, afin qu'il me fasse chrétien par le cœur et me remplisse d'amour; et si vous le pouvez, donnez-moi à ce sujet quelques conseils. »

Le Consistoire de Lyon avait accueilli Adolphe Monod avec bonne volonté et en avait fait son président, à quoi le jeune pasteur avait été fort sensible. Mais la majorité des conseillers ne tardèrent pas à lui reprocher de créer un esprit de parti dans l'Église. Sans être nécessairement des pharisiens, ils se plaignirent que le jeune théologien véhément eût détruit « le calme divin, la concorde » qui régnait dans leur Église avant son arrivée. Regretter, comme ils le faisaient, « la plus belle, la plus difficile, la plus sainte des religions, celle des bonnes œuvres » prouvait qu'ils avaient tout à apprendre.

Le Consistoire en vient à demander sa démission. Croyant que Dieu l'a appelé à Lyon et s'appuyant sur la Confession de foi des Églises Réformées de France, théoriquement encore en usage, Adolphe Monod refuse, même lorsque son père l'y invite. Et les tracasseries commencent. On lui reproche d'avoir choisi, pour bénir son mariage, un pasteur évangélique de Grenoble, Monsieur Bonifas, et non

pas un de ses collègues de Lyon.³ On lui refuse un suffragant. On lui retire ses catéchumènes. On lui supprime une partie de son traitement. On lui interdit de distribuer des traités religieux. On l'empêche de faire au temple des cultes du soir et on lui reproche les études bibliques qu'il tient chez lui.

Le jeune pasteur ne se départit pas de son calme. Il obtient dans la prière la grâce d'aimer ses adversaires; il n'a aucune amertume. « Ma prière continuelle, dit-il, est que je ne fasse rien qui ne tende à affermir dans la foi ceux qui croient et à y amener ceux qui ne croient pas ». Mais « ceux qui ne croient pas » se prétendent membres de l'Eglise et veulent communier. Le 20 mars 1831, quinze jours avant la Cène de Pâques, il prononce un sermon bouleversant, « Qui doit communier ? » :

« Où suis-je ? Est-ce bien ici l'Eglise de Christ?... Verra-t-on toujours le désordre jusque dans le sanctuaire ? La table, la table de mon Sauveur sera-t-elle toujours profanée ? Les jours de communion seront-ils toujours pour un ministre fidèle des jours de deuil, de scandale et d'angoisse ? Oh ! pour moi, j'aimerais mieux poser sur une pierre le corps de Christ et jeter au vent le sang de Christ que de les livrer à une bouche incrédule et profane. Oui, mon Dieu, j'aimerais mieux poser sur une pierre le corps de Christ et jeter au vent le sang de Christ que de le donner de cette manière ! Ote, ôte le scandale de ton Eglise ! »

A Pâques, la communion se déroule comme d'habitude.

Pentecôte approche; c'est lui qui doit prêcher et distribuer la Cène. « Mon Dieu, supplie-t-il, je ne peux pas, tu le sais, donner la Cène dimanche dans cette confusion... Accorde-moi, Seigneur, une vue claire de ta volonté. »

Il cherche, mais en vain, à se faire remplacer.

Le jour de Pentecôte (15 mai 1831), il monte en chaire pour la prédication, mais se retire sans distribuer la Cène.

Le Consistoire demande au Ministère des Cultes sa des-

³ Adolphe Monod avait épousé, en effet, en septembre 1829 Mademoiselle Hannah Honyman, dont la famille était établie à Lyon et avait passé par de très grandes épreuves. Madame Adolphe Monod fut pour son mari la compagne des bons et des mauvais jours, admirable par sa foi et sa simplicité.

titution ⁴. En attendant la décision officielle, qui ne parviendra qu'en mars 1832 ⁵, les temples de Lyon sont fermés à Adolphe Monod. Il attend. Il prie.

LE PASTEUR INDÉPENDANT.

Dans toute cette affaire, Adolphe Monod avait obéi à la conception qu'il s'était formée de l'Eglise depuis sa conversion. Profondément attaché à l'Eglise Réformée historique, et officielle, « nationale », comme l'on disait alors, il acceptait qu'elle fût multitudiniste, pour s'adresser au public le plus étendu, mais voulait qu'elle eût une discipline, particulièrement en matière de sacrements, et une base confessionnelle. Depuis qu'il partageait la piété des gens du Réveil, il montrait aux communautés de professants, envers lesquelles il avait d'abord été assez réticent, une sympathie qui portait ses fruits. A Lyon, un mouvement dissident s'était créé avant son arrivée, mais dès juin 1828 un de ses parents écrivait :

« Le ministère d'Adolphe... a fait cesser la séparation à Lyon. Le ministre séparatiste est venu à lui, lui a parlé de la manière la plus affectueuse, et lui a déclaré qu'il allait renoncer au service qu'il faisait à l'heure du sermon, et qu'il se faisait une joie d'être au nombre de ses auditeurs » (T. I, p. 144).

Dès la fin de 1830, et comme conséquence des querelles faites à Adolphe Monod, ce groupe se reconstitua, autour d'un diacre démissionnaire de l'Eglise Réformée, qui n'avait pas eu sa patience. Pourtant, à ce moment déjà, le jeune pasteur se sentait acculé à la séparation, et il y réfléchissait longuement. Il écrivait à son frère Guillaume, le 9 novembre 1830 :

⁴ Voir sur cette affaire une publication posthume : *La destitution d'Adolphe Monod* (1864) et, du côté adverse, *Les Lettres Méthodistes*, pamphlet spirituel mais parfaitement injuste (1832).

⁵ L'ordonnance royale porte curieusement deux grands noms protestants : celui de Cuvier, alors directeur des Cultes non-catholiques et celui d'Adrien de Gasparin, le père d'Agénor, comme préfet du Rhône.

« Il est impossible que les deux doctrines qui se partagent l'Eglise Réformée (*orthodoxie et libéralisme*) continuent de vivre ensemble. Il faut qu'il y ait une nouvelle organisation. Je prévois un mouvement dont Lyon sera peut-être le premier pas, puisque c'est ici que la lutte est la plus forte » (T. II, p. 74).

Peu après (22 janvier 1831. T. I, p. 175), il s'en ouvrait à Gausсен :

« A considérer la lettre de l'Ecriture et l'exemple de l'Eglise primitive, je serais porté à la séparation... Séparé, c'est-à-dire libre, ne pourrais-je pas suivre plus activement le Seigneur, et d'une manière même plus étendue ? »

Il pensait cependant devoir, pour l'instant, rester où il était. N'était-ce pas, suivant 1 Cor. 7 : 17, l'appel qu'il avait reçu de Dieu ? Le soir du dimanche 11 décembre (et l'on pense à ce que devaient être ces dimanches, où Monod, destitué ne se rendait sans doute plus au temple), il écrivait dans son journal : « Je m'affermis dans la pensée que le fond de ma vie doit être employé aux fonctions actives du pastorat; allant de lieu en lieu à Lyon, exhortant, convertissant, consolant, priant, expliquant la Parole, soit auprès des inconvertis qui voudront m'entendre, soit auprès des enfants de Dieu ». Somme toute, un ministère d'évangéliste ou, comme l'on disait alors avec une nuance péjorative, de « missionnaire » : celui auquel il semble bien qu'il était particulièrement destiné, et qu'il exerça malheureusement si peu.

Il ne voulait pas se séparer, mais, au cours de cette longue attente de sa destitution, il écrivait, le 28 janvier, à une dame de la haute société lyonnaise, Madame Evesque, qui l'avait immédiatement compris et allait être l'un des soutiens de l'Eglise indépendante :

« Les voies de Dieu se dessinent toujours plus visiblement. Il va, je n'en puis douter, opérer une grande séparation de ses enfants; pour sanctifier ses enfants, pour avancer par eux son règne sans entraves et pour livrer les mondains à l'impuissance de leur sagesse et de leurs forces propres » (T. I, p. 186).

Notons aussi dans cette lettre l'aveu de la raideur et du peu de liant qui avaient nui au pasteur :

« Je reçois avec reconnaissance votre exhortation fraternelle à une plus grande douceur dans l'exercice de mon ministère. A vous qui me comprenez, et qui ne verrez point dans cet aveu une rétractation de la vérité de Dieu que j'ai prêchée, je n'hésite pas à dire : c'est vrai. J'ai sujet de m'humilier devant mon Dieu d'avoir manqué de cet amour qui croit tout et qui espère tout, et qui porte le Bon Berger à donner sa vie pour ses brebis. Je ne veux pas dire que je sois dépourvu de l'amour des âmes... mais je sens que je suis faible en amour. »

Une fois « séparé » par la destitution sans s'être séparé, Adolphe Monod, repoussant la proposition avantageuse qui lui était faite d'une chaire professorale à l'Ecole de théologie de Genève, accepta l'appel du groupe qui, à Lyon même, l'avait précédé dans l'« indépendance » et se trouvait sans pasteur. Il y fut encouragé par une lettre de son frère Frédéric, alors pasteur de l'Eglise Réformée de Paris :

« Nous avons été unanimes à penser que tu ne peux pas quitter Lyon dans ce moment; que ta tâche actuelle est d'y fonder une Eglise fidèle. Plus tard, Dieu te montrera s'il veut t'appeler ailleurs... Nul n'est placé comme toi aujourd'hui pour fonder cette Eglise, et les chrétiens de Lyon ne doivent pas être abandonnés. Il est d'une grande importance de montrer aux Consistoires que, s'ils peuvent chasser les pasteurs fidèles de l'Eglise nationale, ils ne peuvent pas chasser l'Evangile des localités où il a commencé à être prêché. Nous avons considéré l'influence que pourra exercer au loin l'Eglise fidèle » (24 mars 1832).

La première manifestation de la communauté groupée autour du pasteur destitué fut la Sainte Cène qu'il célébra chez lui, le 29 avril 1832. L'organisation de l'Eglise fut lente et difficile, du fait des éléments très divers qu'elle groupait : des dissidents, « séparatistes » de principe qui en formaient la couche la plus ancienne, des « nationaux » sortis de l'Eglise Réformée avant ou avec Adolphe Monod, des prosélytes venus du catholicisme ou de l'irrégion. Les premiers penchaient pour l'Eglise dissidente, à direction congrégationaliste; les autres avec le pasteur pour une Eglise évangélique, indépendante de l'Etat, mais ayant conservé les bases ecclésiologiques et ecclésiastiques du système calviniste réformé. Adolphe Monod s'en explique souvent à

cette époque. On peut suivre, dans ses lettres et dans son journal, l'écho de ses méditations et de ses prières :

« Il faut, Seigneur, — notait-il le 14 avril dans son journal — que j'agisse de telle manière que l'œuvre de Lyon puisse servir de modèle à toutes les Eglises de France qui pourront se trouver dans la même position.

» Il faut que je marche lentement, ne faisant qu'un pas après l'autre, et n'en faisant pas un seul avant de m'être assuré d'avoir le Seigneur avec moi » (T. I, p. 204).

» Nous nous occupons, — écrivait-il le 18 avril à Gausson, — de la constitution de l'Eglise; et le Seigneur a tellement préparé les cœurs et les voies que les choses se feront, je l'espère, sans retard et sans difficulté. Tous les frères désirent d'être réunis. Les nationaux veulent une discipline; les dissidents s'élargissent. Tous s'aiment tendrement. Oh ! béni, béni soit le Seigneur ! » (T. II, p. 103).

Et de nouveau dans le journal, à la date du 6 juin :

« Je voudrais avant tout fonder l'Eglise nouvelle sur des principes favorables à son extension et à sa sanctification : scripturaires, simples, charitables, larges, propres à développer la vie chrétienne non en paroles mais en actions.

Une semaine après, cette supplication ardente :

« Mon Dieu, je me retire vers toi. Donne-moi ta paix, Seigneur : je ne peux m'en passer; j'en ai faim, j'en ai soif, donne-moi ta paix. Tu me l'as promise : donne-moi ta paix, Seigneur ! Oh ! la paix ! la paix ! la paix de Dieu en Jésus-Christ, par l'Esprit ! » (T. II, p. 206).

Et l'exaucement de l'Eglise enfin dressée :

« 1^{er} juillet. Ouverture de la chapelle. Sermon sur Ps. 118 : 20. Grandes bénédictions de Dieu. »

« Lundi 16 juillet. J'ai ouvert l'Ecole chrétienne de la rue Buisson. »

« Dimanche, 26 août. J'ai annoncé que je donnerai la communion le dimanche 9 septembre, et invité les personnes qui désiraient d'y prendre part, et qui n'auraient pas pris part aux communions précédentes, à s'adresser à moi. Ce même jour a été ouverte l'Ecole du dimanche. En conséquence, l'ordre des services a été changé et établi comme il suit : dimanche à dix heures, prédication; à trois heures Ecole du dimanche; à six heures et demie explication de la Bible » (T. II, p. 206).

La communauté des « Pauvres de Lyon », comme Monod se plaisait à l'appeler en souvenir des premiers Vaudois, se développa régulièrement. A la fin de 1833 on en était à 70 ou 80 communicants, à 145 lorsque Monod quitta Lyon. Les auditoires montèrent, au service du dimanche matin, à 100 ou 150 auditeurs, le soir 150 ou 200⁶.

Lorsque Adolphe Monod sera devenu, à Paris, le célèbre prédicateur de l'Oratoire, il pensera à son ancienne Eglise évangélique de Lyon comme à son Paradis perdu. C'est à Lyon qu'il écrivait, pour les fidèles de son Eglise, lorsqu'il en était éloigné par les voyages, la maladie ou les vacances, ou pour les membres de la *Correspondance pastorale évangélique*, des lettres de théologie pratique.

« Il peut arriver que nous considérons la conversion et que nous la présentons aux personnes à qui nous annonçons l'Évangile comme une chose lointaine qui apparaît au bout de l'horizon, qui pourra venir après quelques mois ou quelques semaines, et qu'on ne pourrait attendre aujourd'hui sans une sorte de témérité. Cette vue n'a pas seulement l'inconvénient qu'elle peut retarder une conversion, que sais-je ? la rejeter peut-être à un autre temps où l'âme sera moins bien préparée, mais elle a encore cet autre inconvénient qu'elle tend à présenter la conversion comme résultant du travail persévérant de l'homme plutôt que de la Parole sortie de la bouche de Dieu. Voyez l'Évangile : les guérisons miraculeuses sont la plupart accomplies dans un délai fort court. On en peut dire autant, ce me semble, des conversions. Nicodème vient à la foi par degrés lents. Mais Paul, mais l'officier éthiopien, mais Lydie, mais le géolier de Philippes, mais Corneille, etc...; remarquez surtout le géolier : païen, tremblant, espérant, croyant, heureux, tout cela dans une nuit⁷. »

Suivent des indications précises sur l'attitude qu'Adolphe Monod avait adoptée, comme pasteur, en ces questions, et sur ses résultats :

« Les réflexions que je viens de résumer m'ont porté à modifier depuis quelque temps, selon les circonstances, ma manière de présenter la doctrine du salut. Souvent j'exhorte à se convertir *aujourd'hui*. Je présente la nouvelle naissance comme une délivrance

⁶ Voir l'historique de son neveu Léopold Monod : *Cinquante ans de la vie d'une Eglise. L'Eglise Évangélique de Lyon. 1832-1882*, p. 7.

⁷ *Ad. Monod inédit. Lettres et fragments.* (Revue de Théologie de la Faculté de Théologie d'Aix-en-Provence, IV, 1944).

qui est tout près et toute prête, et qu'il faut saisir sans attendre à demain. Je m'en suis bien trouvé, ce me semble, et spécialement avec la famille de Nancy⁸. »

L'ÉVANGÉLISTE

«... J'exhorte à se convertir aujourd'hui. » Adolphe Monod est, avant tout, évangéliste, il ne se soucie que de prêcher le salut. Les soins temporels de ses ouailles ne sont pas pour lui la question essentielle⁹.

Non point, certes, qu'Adolphe Monod se désintéressât des questions sociales. Lyon, déjà agitée par des mouvements ouvriers en novembre 1831, venait d'être le théâtre de la grande insurrection d'avril 1834. Une grosse partie de l'Église évangélique était composée d'ouvriers en soie, qui connaissaient alors une profonde misère. Naguère, Adolphe Monod avait fustigé avec la violence que l'on a dite l'égoïsme des patrons et des industriels qu'il avait dans son auditoire, et dans son Consistoire. Il n'en comptait plus de tels dans son humble communauté. Par contre, ces agitations sociales, menaces d'une nouvelle Révolution et son mauvais état de santé l'amenaient à se consacrer à « la seule chose nécessaire ».

Une lettre de la même époque (juin 1834), le montre « constamment occupé et comme consumé de cette pensée : que faire pour faire connaître (je dis connaître, ce qui est un acheminement à recevoir) l'Évangile à ce grand peuple au milieu duquel nous vivons ? non pas seulement à nos troupeaux, mais à tout ce peuple, en le considérant comme composé non de protestants ou de catholiques, etc..., mais

⁸ Détail intéressant car il s'agit de prosélytes dont l'action fut une bénédiction pour le protestantisme français : la fille et le filleul du Maréchal Ney, Louise Molitor et Auguste Monnier, grands-parents des pasteur et professeur Jean et Henri Monnier.

⁹ Il mettait tous ses voyages à profit pour évangéliser. Obligé, à plusieurs reprises, de suivre une cure thermique à Plombières, il en profite pour prêcher le salut. N'avait-il pas au cours de son voyage de noces, essayé d'apporter l'Évangile au général La Fayette ? Arrivé à Vienne, sur le Rhône, le jeune couple avait trouvé la ville en émoi pour l'entrée solennelle du célèbre général. Le jeune pasteur lui écrit pour lui demander une entrevue afin de l'entretenir de son « bonheur éternel, le seul qui vaille la peine d'être cherché par des êtres qui ne sont pas assurés d'un jour de vie ».

d'hommes qui portent une âme qu'il faut sauver ». D'où son souci de dégager la prédication de tout l'apparat traditionnel, et surtout de la doubler, — à l'intention de ceux qui ne viennent pas l'entendre, — par tout une gamme de moyens d'évangélisation : « 1° Appel aux catholiques..., 2° Publications périodiques..., 3° Missions..., 4° Cours publics..., 5° Associations pour la recherche de la vérité..., 6° Questions mises au concours par la voie des journaux et avec éclat, et posées avec une entière impartialité ». Il veut, enfin, une évangélisation régulière à Lyon et environs qui doit occuper tous les membres de l'Eglise, particulièrement les jeunes hommes. On aura des équipes « composées de prédicateurs et de laïques qui iront de lieu en lieu s'annonçant avec éclat et de manière à exciter la curiosité publique ».

L'évangélisation en pays catholique amenait Adolphe Monod à pratiquer la controverse. Il en posait les bases dans une lettre essentielle, de juin 1835 :

« Voici ce que je conseille décidément à tous : ne proposer et n'accepter aucune discussion avec des catholiques que sur le terrain de la Bible seule. Faites à cet égard une condition expresse, et faites observer cette condition avec la dernière rigueur. C'est sur ce terrain que nos victoires seront vraiment utiles pour glorifier Dieu et sa Parole... Encore un conseil : dans nos discussions avec des catholiques, voyons avant tout des occasions de prêcher. Controversons le moins possible, prêchons le plus possible. »

Et qu'on ne se laisse pas prendre à l'argument catholique, « l'Eglise romaine a la Bible comme nous, et de plus l'Eglise » :

« A ce compte-là un homme dont la maison était canonisée dans les journées d'avril (1834, à Lyon) aurait pu dire à son voisin, qu'on laissait en repos : « Je suis mieux logé que vous, car vous n'avez qu'une maison, et moi j'ai une maison comme vous, et de plus un canon qui lui tire dessus. »

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MONTAUBAN

Adolphe Monod faisait à Lyon une grande et belle œuvre, où ses successeurs auront de longs ministères. Mais il n'était pas dans sa nature d'attendre les moissons qu'il avait

préparées. Des difficultés locales et des circonstances nouvelles lui firent abandonner la direction de l'Eglise évangélique de Lyon.

Il n'avait pas voulu, en la « dressant », résoudre un simple problème local, celui d'un protestantisme vraiment évangélique à Lyon, mais déclencher une « grande séparation » dans l'Eglise réformée officielle, celle des pasteurs et des troupeaux attachés aux doctrines du Réveil. Elle ne s'était pas réalisée, et les dissidences qui continuaient à se produire, sporadiquement, étaient du type congrégationaliste et professant, auquel il ne s'était point rallié.

Or, il y avait un autre moyen de gagner, par le dedans, l'Eglise nationale aux doctrines évangéliques : former à la Faculté de théologie de Montauban, un corps pastoral influencé par les idées du Réveil. La chaire de « Morale évangélique et d'éloquence sacrée » étant devenue vacante, le ministre Pelet de la Lozère la fit proposer à Adolphe Monod. Celui-ci s'était toujours senti poussé vers l'enseignement. Tous ses amis lui firent un devoir d'accepter, et les membres de son Eglise, — qui, l'année précédente, n'avaient pas voulu le céder à l'Ecole de théologie de Genève, — consentirent au sacrifice de son départ. « Décrire l'affliction que chacun éprouva, est impossible. Cela se sent mais ne se peint pas », lit-on dans le procès-verbal du conseil de la communauté.

Ainsi se terminait une période particulièrement importante de la vie d'Adolphe Monod. On peut, comme devait le faire son neveu Léopold Monod, la caractériser par deux déclarations qu'il fit à son sujet. La première, en 1832, alors qu'il mettait sur pied l'Eglise évangélique :

« Je n'ai pas vu, — je ne dis pas qu'il n'y ait pas eu, Dieu seul le sait, mais je n'ai pas vu, dans aucune époque de mon ministère autant de marques de bénédiction du Seigneur sur la prédication de la Parole; et le nombre des personnes qui ont été touchées dans ces derniers mois est plus considérable qu'il ne l'a jamais été à ma connaissance dans le même espace de temps, quand je prêchais dans le temple à un auditoire beaucoup plus nombreux. »

Deux ans après son arrivée à Montauban, il écrivait (8 février 1838) :

« Nous respirions à Lyon une atmosphère plus spirituelle qu'ici. Ne vous plaignez donc pas, malgré vos misères, car je dis comme les amis qui ont quitté Lyon, qu'après tout c'est un bon endroit et que vous avez sujet de chanter : « Les cordeaux me sont échus en des lieux agréables et un bel héritage m'a été accordé. »

Se considérant comme le représentant à Montauban du protestantisme du Réveil, Adolphe Monod s'attache à en faire une sorte de « Port-Royal évangélique ».

Il aime les étudiants, s'applique à les connaître et à avoir une action sur eux. Il va (grande innovation, paraît-il), jusqu'à les inviter chez lui à prendre le thé. Les étudiants sont embarrassés : que faire ? Ils décident qu'ils n'accepteront rien d'un professeur, se rendront à l'invitation mais se retireront dès que le thé paraîtrait. Ainsi fut fait, au grand étonnement de Madame Monod. Peu à peu cependant, les étudiants devinrent les habitués du foyer professoral.

Adolphe Monod fonda avec eux une association pour la lecture de la Bible qui fut, si l'on veut, le premier en France des groupes bibliques destinés à des étudiants de l'Université. L'enseignement qui lui fut d'abord confié répondait parfaitement à ses préoccupations. Il en étendit le bénéfice aux pasteurs membres de la *Correspondance évangélique* en y faisant paraître, en avril et mai 1839, les chapitres concernant le culte, public et privé. Pages précieuses, riches de son expérience, et qui font regretter la Théologie Pastorale, digne de celle de Vinet, qu'il aurait pu écrire. Elles sont inspirées d'un souci de compréhension et de réalisme qui n'en atténue certes pas la fidélité évangélique, et s'attachent à résoudre des cas précis fréquemment posés. Un domestique, une femme, un enfant peut-il, doit-il résister à l'interdiction donnée par son maître, son mari ou son père d'assister au culte ? Doit-on assister au culte quand la prédication n'est pas fidèle ? Pour le culte, nécessité d'y augmenter et d'y rehausser la part de la lecture de la Bible :

« Que si le pasteur ne peut pas, faute de force ou de santé, se charger de cette lecture, qu'il entre au moins dans l'église avant

qu'elle commence, et qu'il donne à tout son peuple l'exemple d'y assister, comme à une partie très importante du culte. A défaut du pasteur, la lecture pourra être faite par des ministres ou par des jeunes gens qui se préparent pour le ministère, lorsqu'il y en aura de présents. Si le pasteur fait la lecture lui-même, il fera bien de l'accompagner de quelques réflexions courtes, incisives et pratiques. »

La prédication doit être plus courte, « moins oratoire, moins pathétique, mais plus instructive, et, à la longue, plus intéressante parce que... plus nourrie et plus variée ». On lui préférera donc, trois dimanches sur quatre, une « paraphrase » de l'Écriture. Recommandation frappante chez un amateur et un maître de la grande éloquence sacrée : il était encore sous l'influence de sa pratique dans l'Église évangélique de Lyon.

La question de la liturgie se posait alors d'une manière aiguë. Les liturgies doivent être réduites; « la plus belle partie, sans contredit », en est « la première; la confession des péchés, qu'on attribue à Théodore de Bèze ». La crainte des formes est telle chez Adolphe Monod qu'il déclare ne pas tenir « à ce costume dont on nous oblige à nous revêtir pour annoncer la Parole au peuple, mais que Jésus-Christ ni ses apôtres n'ont jamais connu ».

L'ancien pasteur de Lyon se voit particulièrement dans le chapitre de son cours qui traitait des « réunions familiales » (ce que le protestantisme du Désert nommait les « assemblées particulières » ou les « sociétés », par opposition aux « assemblées publiques »). C'était la forme de culte qu'il préférait maintenant.

« La Parole de Dieu paraît davantage, et l'homme se montre moins. Le prédicateur se livre moins à ses propres idées, il se tient plus près de la Parole de Dieu, c'est elle qui lui fournit ses sujets, ses développements et ses preuves. L'attention peut se porter avec moins de distraction sur Dieu et sur sa Parole. Expliquée plus familièrement, elle est mieux comprise; et c'est ce qui manque le plus dans le culte public : on ne nous comprend pas, même quand nous pensons être assez simples... »

* *

*

Adolphe Monod avait atteint un nouveau point d'équilibre. La chaire qu'il avait était très précisément celle pour laquelle il était fait, celle qui profitait de ses expériences et de ses dons particuliers, les accroissait et l'aidait à les mettre à la disposition des publics les plus divers. Encore le nouveau professeur avait-il dû composer son cours, et tout professeur d'Université sait que c'est l'affaire de trois ans au moins. C'est bien ainsi que calculait Adolphe Monod lorsqu'il écrivait :

« Ma vie est vraiment fort douce et selon mon cœur. Je puis donner plus de temps à ma famille et de soins à mes enfants que dans ma position précédente. Je le pourrai surtout quand j'aurai achevé le rude apprentissage auquel je suis condamné pour les trois premières années, durant lesquelles il faut que je compose mes cours. Ce travail me donne une peine proportionnée à ma faiblesse et à mon défaut de préparation pour la tâche qu'on m'a fait l'honneur de me confier » (T. I, p. 256).

Or, en 1839, la mort du professeur d'hébreu, le doyen Bonnard, posa la question de cet enseignement. Monod demanda son transfert à la chaire vacante, et eut de Félice comme successeur dans la sienne. Mais lorsque, six ans plus tard, l'occasion se présenta à lui de lâcher l'hébreu pour une chaire nouvellement créée d'exégèse du Nouveau Testament et de critique sacrée, il ne la laissa point fuir. « Je me réjouis de ce changement, écrivit-il à Erskine, surtout parce que je pourrai servir la Faculté un peu moins imparfaitement; outre que mes travaux de professeur et de prédicateur pourront marcher mieux en harmonie, et en s'aidant réciproquement » (11 avril 1845. T. II, p. 338). Il n'en ajoutait pas moins : « Je tremble à la pensée d'entrer dans cet enseignement pour lequel je me sens si faible... il y a des moments où je suis tenté de m'y soustraire en donnant ma démission ».

L'HOMME

C'est pendant son professorat à Montauban qu'Adolphe Monod nous apparaît le mieux, comme homme et dans le

cadre de sa famille. Il aime se fixer des programmes de vie chrétienne, qui nous le font connaître profondément :

« Donner l'exemple de la sainteté et la faire donner par ma famille : humilité, activité, dévouement, renoncement, simplicité, économie. J'aimerais à réduire mon traitement. Surtout profonde piété, amour dominant, constant, tendre pour le Seigneur... Prédication plus utile, plus populaire, plus instructive, soit pour la doctrine, soit pour la vie chrétienne... Moyen : méditer plus et prier plus ».

Celui qui avait fait trembler les foules tremblait lui-même devant ses propres faiblesses. Il lutte contre une santé toujours déficiente et qui lui enlève une partie de sa puissance de travail, contre son tempérament resté sombre, indécis, scrupuleux à l'excès, défiant de lui-même. Il se discipline de haute lutte. Il fait des plans de journées minutieux : ses horaires commencent dès l'aube ; il y réserve soigneusement des moments pour la Bible, pour la prière. Car il est avant tout un homme de prière :

« J'ai besoin d'une vie toute sainte. C'est le seul élément où je puisse me supporter. Je voudrais travailler moins et prier davantage ; mais travailler, lire, écrire, parler, tout cela est plus facile que prier. »

La préparation de ses sermons était avant tout une prière. Presque constamment il interrompt sa composition par des exclamations telles que « O Christ, assiste-moi par le sang de ta Croix ! »

Un de ses sermons manuscrits débute par cette prière :

« O mon Dieu, donne-moi, par ton Esprit de déposer au pied de la croix de ton Fils la recherche de moi-même et l'inquiétude sous lesquelles j'ai succombé trois jours au détriment de mon sermon, de ma foi, de ta gloire et au scandale de mes frères. Quant à mon sermon, donne-moi de le faire, non tel que je le veux, mais tel que tu le veux. Tu possèdes le secret de faire beaucoup en peu de temps. Je m'abandonne à toi... »

« J'ai toujours devant les yeux, écrira Edmond de Pressensé, sa figure si noblement expressive. Je le revois tantôt dans le cercle intime de la famille et de l'amitié, avec son expression de

touchante bonté et de réserve silencieuse... Une vertu s'échappait de lui et il semblait que tous ceux qui l'avaient approché en avaient reçu quelque chose.»

Dans sa famille, quel père attentif et charmant ! Malgré sa réserve habituelle il savait se mettre à la portée des plus petits, leur consacrait chaque jour un moment de récréation pendant lequel il se mêlait à leurs jeux. Outre le culte de famille, presque toujours ouvert à quelques amis et même à des soldats de la caserne voisine, il donnait à ses enfants, chaque jour, une leçon biblique et leur réservait une heure le dimanche soir, à mesure qu'ils devenaient en âge d'en profiter.

« Conduisons nos enfants à Jésus-Christ, écrivait-il. Que ce ne soit pas nous qui les élevions, mais lui qui les élève par nos mains. Souvenons-nous qu'ils lui appartiennent plus qu'à nous... Ne demandons pour eux autre chose, sinon qu'ils soient sauvés et sanctifiés en Jésus-Christ. Croyons en Dieu pour qu'il change leur cœur... Ne soyons pas découragés. »

« Rendons notre culte domestique beaucoup plus vivant... et surtout que notre vie domestique soit un culte continuel rendu à Dieu par notre maison. »

C'est de cette vie familiale si profondément chrétienne que son collègue Pédézert dit un jour :

« Je viens de passer trois mois dans son intimité, je l'ai entendu parler, je l'ai senti vivre et, je puis le dire, puisqu'il ne m'entend pas, mon admiration s'est accrue. C'est le chrétien en lui qui est grand ; c'est le chrétien qui est le plus grand ».

* *
*

L'enseignement et les soins de sa famille ne suffisent pas à cette âme de feu. La chaire d'homilétique comportait naturellement la prédication dominicale au Temple de la Faculté, mais Adolphe Monod la donnait parfois également au temple de la ville et dans les paroisses des environs. Les vacances universitaires lui permettent des tournées d'évangélisation et de réveil. Là ce n'est plus le professeur qui parle, mais l'agent volontaire des Sociétés évangéliques.

Partout, sa parole ardente appelle à la repentance et à la conversion. Tel jour, à Montpellier, le service, commencé à dix heures, ne finit qu'à deux de l'après-midi (il avait comporté la communion); à quatre heures, Monod prêcha à nouveau.

A Nîmes, deux mille personnes l'écoutent au Grand Temple le matin; second sermon à trois heures au Petit Temple; troisième réunion le soir.

A Lausanne, deux mille auditeurs remplissent, matin et soir, la cathédrale.

Monod se donne tout entier, oubliant sa fatigue. Un soir, lors d'une tournée dans l'Ariège, il arrive entre huit et neuf heures du soir chez un pasteur qui lui avait offert un gîte d'étape. « A quelle heure désirez-vous prêcher demain ? — Il ne me sera pas possible de prêcher ici. Je dois partir de bonne heure, étant attendu ailleurs. — Eh bien ! vous pouvez tenir une réunion ce soir. — Mais tous vos gens sont couchés à cette heure ! — Cela ne fait rien. Nous allons sonner la cloche. Vous les aurez tous. » Adolphe Monod eut beau protester. On sonna la cloche. Le temple se remplit. Il fallut bien tenir la réunion.

Tout cela était épuisant et spirituellement desséchant :

« Je voudrais avoir pour règle invariable de ne prêcher dans les temples que de deux jours l'un : ce n'est ni le corps, ni l'esprit qui s'épuise, c'est l'âme. Les émotions d'une prédication comme la mienne sont trop fortes pour se renouveler tous les jours... Je crains quelquefois que ce que le Seigneur m'a donné de facilité pour parler ne l'empêche de se glorifier en moi : il faut que je le prie d'autant plus, ou je serai peut-être d'autant moins utile. Je puis dire du reste, à la gloire de Dieu, que la pensée de prêcher sans autres fruits que la louange de l'homme n'est antipathique. C'est à mes yeux non seulement un péché détestable, mais la plus misérable de toutes les misères. O mon Dieu ! fais que je ne sois pas une cymbale qui retentit ».

Pasteur d'âmes avant tout, Adolphe Monod sentait de plus en plus la nostalgie d'âmes à lui, si l'on peut dire, qu'il ne se contentât pas d'émouvoir, mais dont il pût guider la vie spirituelle. Aussi quand lui parvint la nouvelle que le Consistoire de Paris l'appelait comme suffragant du vieux

pasteur Juillerat, il accepta. Cela le rapprochait de son frère Frédéric, de sa mère et du reste de sa famille. Il quitta Montauban le 25 septembre 1847.

LE PASTEUR DE PARIS

Adolphe Monod se promettait de retrouver à Paris une paroisse : il y trouva une chaire, qu'il rendit prestigieuse. Il semble bien que ce fut là l'une des épreuves de ce dernier ministère.

A peine arrivé à Paris, il s'expliquait ainsi sur ce que devait être son pastorat :

« Réserver mes petites forces pour faire valoir mon don particulier; à la prédication joindre celles des fonctions pastorales qui ont un caractère essentiellement spirituel : en deux mots, *vaquer à la Parole et à la prière*, voilà le désir de mon cœur; je dirai plus, la condition à laquelle je puis être utile et heureux dans ma nouvelle position.

Il fut, en fait, déporté vers la partie la plus extérieure de son ministère, la prédication, et en souffrit.

Son succès fut, tout de suite, très grand, mais ce n'est pas la gloire qu'il recherche :

« Je ne me trouve pas heureux dans ma prédication. J'aurais beaucoup à dire là-dessus; en un mot, je cherche ma *veine de Paris*, et je ne l'ai pas encore trouvée... Je ne découvre pas ma mission. Je trouve sans doute *quelque chose* à dire et à faire; mais *ce que j'ai à dire et à faire*, je ne le discerne pas. »

Nommé, l'année suivante, pasteur titulaire comme successeur de son frère Frédéric, il se fit un beau programme d'activité, en homme qui avait quelque peine à mettre de l'ordre dans son travail, et qui s'en accusait :

« *Ministère général* : Me consacrer à mon ministère. Demeurer un an au moins étranger aux journaux ou comités, sauf peut-être celui de l'Alliance Évangélique (*dont il était un des fondateurs*). Position indépendante et conciliatrice, sans froide neutralité. Ne pas me mêler dans la politique.

» *Prédication. Mode* : Sermons, méditations, conférences. Ce dernier genre, qui consiste à rapprocher l'Évangile de l'une des questions actuelles, exigeait l'étude approfondie de l'état présent des hommes et des choses. *Esprit* : centre de la prédication, la personne de Jésus-Christ au premier rang (Parole incarnée); la Bible (Parole écrite) au second. Manière du sermon ordinaire, mesurer et associer le développement biblique aux besoins de l'époque. Être essentiellement *vrai*, convaincant, exempt d'exagération, sans renoncer à l'ardeur, mais en ne m'y livrant qu'avec mon auditeur; entrer dans le vif, dans le détail, et ne pas m'en tenir à des généralités de développement; me préparer avec soin; peu improviser; perfectionner le débit; prendre un milieu entre mes grands sermons et mes méditations.

» *Pastorat* : moins faire que *faire faire*. Réunir périodiquement des personnes capables de se rendre utiles; leur faire rendre compte et les diriger... »

La prédication tient une place considérable dans ce programme, et il en reste bien peu pour la cure d'âme. C'est que l'organisation de l'Église Réformée de Paris compliquait le ministère de ses pasteurs. Avec trois temples (Oratoire, Sainte-Marie et Pentemont) et plusieurs dizaines de milliers de fidèles, elle ne formait qu'une paroisse, chacun des pasteurs s'acquittant des diverses fonctions du ministère au gré de deux roulements (« pasteur de mois » et « pasteur de semaine »). A plusieurs reprises, Monod demanda qu'on lui affectât une circonscription territoriale : il ne put l'obtenir.

Le plus gros de son activité pastorale était donc pris par la prédication. Le dimanche était épuisant : dès sept heures, culte au lycée Louis-le-Grand, dont il était l'aumônier (il demeurait à l'autre bout de la ville); puis culte à la prison de Saint-Lazare; à midi, prédication dans l'un des temples et, le soir, culte d'édification que son frère Frédéric avait institué à l'Oratoire. On nous dit que « ce dernier service était plutôt un délassement pour lui... Là, Adolphe Monod se sentait chez lui, il avait un auditoire simple, régulier, « son petit troupeau du dimanche soir », où il retrouvait bon nombre de ses catéchumènes. » C'était en quelque sorte sa vraie paroisse, celle qui se groupera autour de son lit de maladie.

Consciencieux et même scrupuleux comme il l'était, il n'épargnait ni son temps ni sa peine pour la préparation de ses sermons. « Les deux choses, écrit-il, qui ont fait la force de ma prédication, ... c'est d'une part que j'ai travaillé pour cela plus qu'on ne le fait d'ordinaire; et de l'autre, cet esprit de mélancolie qui m'a poussé à creuser les choses spirituelles ». Mais il ne pouvait s'empêcher de se reprocher de donner trop de temps à la préparation de ses sermons :

« O croix de la prédication de la Croix ! Qui d'entre mes auditeurs de demain soupçonnera que depuis lundi matin jusqu'à samedi fort avant dans la journée, j'ai réservé pour ma préparation tous les moments dont j'ai pu disposer, sans parvenir à rien trouver que je pusse leur communiquer avec foi, comme un message de Dieu, et sans savoir, à l'heure qu'il est, de quoi je parlerai demain ! Cette inquiétude d'esprit, jointe à cette stérilité de travail... O croix de la prédication de la Croix » (T. I, p. 347).

« L'amertume de la prédication est passée », disait-il souvent le dimanche soir, tous services finis.

Il consacrait beaucoup de temps et de travail à ses cours d'instruction religieuse. Le nombre de ses catéchumènes augmentait chaque année, plusieurs venaient de la province pour suivre ses cours. Il y mettait tout son cœur, mais c'était souvent avec angoisse qu'il les admettait à la communion, avec une angoisse plus grande encore qu'il les refusait.

« Oh ! combien je voudrais... découvrir quelque moyen d'échapper à cette vie haletante et brisée qui me tue... C'est un devoir sacré, autrement je sens que je n'y résisterais pas longtemps. »

* *
*

Le contenu de la prédication parisienne d'Adolphe Monod a soulevé au lendemain de sa mort un pénible et assez inutile débat. On a demandé : « Y aurait-il deux Adolphe Monod, l'un l'apôtre, l'autre le déserteur du Réveil; l'un sévèrement orthodoxe, l'autre plus ou moins rationaliste ? Lui-même a écrit : « Entre mes premiers sermons et les derniers, que sépare un intervalle de vingt-cinq ans, il y

a certaines différences qui, pour être secondaires, ne sont pas dépourvues de toute valeur ». Pour la date où se serait produite une évolution dans sa théologie, on peut s'en remettre à ce qu'il écrivait à Guillaume de Félice :

« J'aurais aimé trouver dans votre lettre une ligne ou deux expliquant ce que vous entendez par cette modification qui se serait faite dans ma manière depuis que je suis à Paris. J'ai le sentiment vague d'une certaine modification qui s'est faite chez moi à Montauban, et qui consistait surtout, ce me semble, dans le besoin de prendre le christianisme en Christ; mais je ne comprends pas bien en quoi je me serais modifié à Paris » (20 mars 1851. T. I, p. 354).

Il semble en effet que ses derniers enseignements, d'hébreu et d'exégèse du Nouveau-Testament, en le mettant en contact plus approfondi avec la critique étrangère, l'aient détourné d'une position purement « rigide » ou théopneuste. Les formules « prendre le christianisme en Christ » (plutôt que dans la Révélation) et celle, également citée, « la personne de Jésus-Christ au premier rang (Parole incarnée), la Bible (Parole écrite) au second » risquent aujourd'hui d'être interprétées à travers des enseignements postérieurs, fort différents de celui d'Adolphe Monod. Il faut, nous semble-t-il, en chercher la clef dans ce fragment d'une lettre à Erskine, du 19 juillet 1845 :

« Je crois, comme vous, qu'il faut donner beaucoup d'attention au *Book within*, écrit, selon moi, dans le cœur par le Saint-Esprit (Es. 54 : 13). Cet enseignement du Saint-Esprit me paraît capital dans le Nouveau Testament, plus que ne l'a compris en général notre Réveil et, j'ajouterai, la Réformation et l'Eglise chrétienne en général » (II, p. 340).

Dans sa prédication d'installation « Parole vivante », le Réveil est déclaré trop individualiste, trop dogmatique, trop humain dans ses moyens; le « réveil du Réveil » y est invoqué; le Christ, Parole vivante est mis au-dessus de la Parole écrite. Toutes déclarations qui pouvaient être prises pour des rétractations. Mais cela signifie-t-il que l'orateur ne croit plus comme autrefois, « à l'infailibilité de la

Parole écrite ? » Nullement. Entendons-le invoquer dans ce même sermon l'« Eglise de l'avenir » :

« Si par Eglise de l'avenir quelqu'un entendait une Eglise émancipée où la Parole écrite perdrait quelque chose de cette antique autorité que les siècles ont reconnue, éprouvée et confirmée et où l'enseignement ferme et permanent de cette Parole ferait place à l'enseignement mobile et personnel de l'esprit humain, nous ne voulons pas d'une telle Eglise de l'avenir. Mais si, par Eglise de l'avenir, on entend, comme nous, une Eglise où la Parole écrite et la Parole vivante régneront avec des titres égaux parce qu'ils sont divins..., où la Parole vivante, rendant à la Parole écrite gloire pour gloire, nous la renverra comme écrite de la main de Celui qui l'inspira... »

En 1852, Adolphe Monod prononce, à la Société Biblique, un discours sur *L'inspiration de la Bible prouvée par ses œuvres*. Il y déclare :

« Un rapport profond rattache l'une à l'autre l'inspiration et l'incarnation. Car l'inspiration, où nous trouvons la Parole de Dieu dans la parole de l'homme, est une sorte d'incarnation du langage, comme Jésus-Christ, en qui nous trouvons Dieu dans l'homme, est l'incarnation de la vie... C'est aussi certainement Dieu qui parle dans un Moïse ou dans un saint Paul que si sa voix sortait du ciel sans intermédiaire humain. »

On comprend que Monod pût, dans ce même discours, se ranger parmi les théopneustes.

Deux sermons, il est vrai, de cette année 1852, *Les grandes âmes* et *Nathanaël* semblent suggérer qu'il suffirait d'un effort de l'homme pour être sauvé et qu'il y aurait quelque chose de bon en nous, — ce qui contredirait les discours de Lyon. En fait, le changement ne porte pas sur la doctrine, mais sur la manière de l'exposer. Le jeune et fougueux prophète de jadis a pris de l'âge et de l'expérience; sa connaissance du cœur humain s'est approfondie, nuancée. Mais sa théologie n'a pas varié. S'agit-il de la misère de l'homme ? Son sermon parisien sur *Marie-Madeleine* affirme que, pour nous condamner, nous n'avons qu'à nous connaître et déclare :

« Vous qui vous croyez si fort au-dessus de Marie-Madeleine aux sept démons, vos démons à vous, présents ou passés, votre in-

crédulité, votre avarice, votre égoïsme, votre convoitise, votre vanité, votre impureté peut-être, — en voilà six, — ne valent-ils pas les siens ? J'ai gardé le plus mauvais de tous, votre orgueil qui vous fait accroire que vous êtes meilleur qu'elle. »

S'agit-il de l'expiation du Christ, indispensable au salut de l'homme ? Voici, dans le sermon *Donne-moi ton cœur* :

« O don ineffable ! Christ est mort... Ce fardeau de tous les péchés du genre humain pesant sur une seule tête innocente, cette malédiction du Sinaï fondant avec toutes ses fureurs sur l'Agneau de Dieu... »

S'agit-il du sort du pécheur inconverti ? Qu'on lise un autre de ses sermons de Paris, *Trop tard, ou Dieu fidèle en ses menaces*, où l'on trouve l'affirmation des peines éternelles et en quels termes !

« Trop tard, mot amer, mot infernal, mot qui est l'enfer... Trop tard, c'est-à-dire le feu brûlant qui brûle, brûle encore et ne s'éteint point, le ver rongeur qui ronge, ronge encore et, lui seul, ne périt point. »

De tels accents permettent bien de dire, avec son collègue Pédézert, qu'il n'y a qu'un Adolphe Monod.

Mais son encadrement ou, si l'on veut, son « contexte » ecclésiastique avait changé.

JOIES ET DOULEURS

On avait vécu à Paris, comme en France et en Suisse, un merveilleux Réveil. Jours d'enthousiasme et de victoires. Dans de nombreuses communes de France les temples se reconstruisent; jusque dans les moindres paroisses on crée des comités de la Société Biblique et de la Société des Missions. Des conversions retentissantes se produisent, tel ce jeune notaire ardéchois qui, s'en allant voir jouer Rachel à Lyon, trouve la paix de son âme en lisant la Bible dans la diligence qui l'emportait : François Puaux, le futur historien du protestantisme. Des équipes pastorales se

forment pour l'évangélisation, telle cette Mission intérieure « Drôme-Ardèche ». La Société évangélique multiplie les postes en pleines campagnes catholiques, subissant sans faiblir, avec des évangélistes comme Napoléon Roussel¹⁰ les difficultés policières et administratives d'autorités locales asservies au clergé catholique. A Paris, Frédéric Monod portait avec une autorité inégalée dans les chaires de l'Eglise Réformée les grandes doctrines de la foi évangélique. A la Maison des Missions, Galland préside un service « court et substantiel » qui va à l'âme. L'Eglise indépendante de la chapelle Taitbout réunit, dans une émouvante fraternité, à d'humbles fidèles les représentants de la plus haute société parisienne (l'amiral Verhuell, ancien ministre du roi de Hollande et de Louis XVIII, animateur de toutes les œuvres protestantes, la duchesse de Broglie, fille de Madame de Staël, que son mari accompagne au culte quoique toujours catholique, le comte et la comtesse Pelet, le comte Delaborde, Henri Lutteroth, Victor de Pressensé), pour entendre Grandpierre, « le Bourdaloue du Réveil » a-t-on dit, si Adolphe Monod en est le Lacordaire. A la chapelle du Faubourg du Temple se groupent des auditoires en blouse et en sabots venus en grande partie du catholicisme. Dans les salons on se réunit pour « des entretiens sur un sujet religieux introduit par une des personnes »; ainsi se formait une élite sociale chrétienne qui donna sans compter hommes, ressources et crédit au protestantisme français. L'Eglise luthérienne, légitimement fière de compter la belle-fille du roi, la «dauphine» Hélène d'Orléans, parmi ses membres, recevait de Louis Meyer un enseignement purement évangélique, que les prédicateurs méthodistes ou baptistes répandaient eux aussi dans leurs troupes. Et le Réveil se couronnait d'une moisson d'œuvres, religieuses, scolaires, philanthropiques.

Période semblable à celle de la première Réforme française, alors que le protestantisme était encore surtout un mouvement. Mais il n'avait pu en rester là, il avait dû

¹⁰ Père de la Commissaire Blanche Peyron de l'Armée du Salut.

s'organiser. Le Réveil évangélique, lui aussi, ne put éviter le durcissement et l'organisation.

*
* *

Mais voici que de graves événements politiques se préparent. La Révolution de 1848 éclate et c'est l'établissement de la Seconde République. L'Eglise Réformée de France passe par une crise redoutable : Organisation de l'Eglise, Confession de foi, séparation de l'Eglise et de l'Etat, tout est mis en question. Des assemblées générales se réunirent et ce furent des discussions douloureuses, passionnées, suivies de déchirements cruels. La majorité des pasteurs et des délégués laïques repousse, comme base à une réorganisation universellement demandée, les affirmations doctrinales d'une Confession de foi. Incapables de se trouver une doctrine, elles ne reconnaissent, — dans leur crainte du « séparatisme » (de séparation d'avec l'Etat), — qu'un dogme : la fidélité à l'Eglise concordataire, telle qu'elle est, contenant les opinions les plus contradictoires. Frédéric Monod et un laïc, Agénor de Gasparin, se retirent : l'année suivante, ils fonderont l'Union des Eglises Evangéliques Libres, qui devait être l'élite du protestantisme français.

Que va faire Adolphe Monod ? Il s'interroge, il prie. Avant tout, obéir aux directions de Dieu ! A Lyon, par obéissance à Dieu, il avait refusé de démissionner et avait attendu sa destitution. A Paris : « Quand je me place en la présence de Jésus-Christ et que je le consulte : dois-je donner ma démission ?... j'arrive toujours au même résultat : non, je ne le dois point... je demeure aujourd'hui prêt à sortir demain, si demain me montre l'impossibilité de demeurer en toute fidélité ». Il reste donc dans l'Eglise établie et succède à son frère Frédéric. Mais quel déchirement : « mon âme se brise à la pensée d'une séparation même apparente... mais après tout ne boirons-nous pas la coupe que le Père nous a donnée à boire ? »

Les expériences qu'il avait faites dans l'Eglise évangélique de Lyon ne furent sans doute pas étrangères à sa décision. Il resta, pour travailler de l'intérieur à faire triom-

pher les doctrines évangéliques dans l'Eglise officielle. Mal compris de ceux qui lui étaient le plus chers, il se justifia dans sa brochure si irénique « *Pourquoi je demeure dans l'Eglise établie* ». Mais il pensera avec une sorte de nostalgie au temps où il avait toute sa liberté :

« Lyon a été le premier champ de mes travaux évangéliques et de mes quelques souffrances pour le nom du Seigneur. Cette ville a gardé dans mon cœur une place de prédilection. J'applique volontiers à Lyon, et surtout à la chère Eglise évangélique que Dieu m'a fait la grâce d'y fonder, cette parole du poète, *Ille terrarum mihi praeter omnes angulus ridet*, et souvent j'ai caressé dans mes rêves l'espérance d'aller donner les dernières années de ma faiblesse à qui avait joui des premières de ma vigueur » (T. II, p. 452).

LA VOIX DU RÉVEIL

Adolphe Monod mérite ce titre. D'autres ont parlé au nom du Réveil, avec puissance, avec autorité: son frère Frédéric Monod, ses amis Malan, Gaussen, Pyt et bien d'autres, mais aucun ne s'acquit une telle audience. « Son éloquence puissante s'adressait à la multitude » écrit le doyen Stapfer et il ajoute : « Prédication de combat contre l'incroyance et le péché, sa parole était faite... pour appeler victorieusement à la foi les incrédules du dehors ». Ce savant professeur le compare à Bossuet, trouvant Monod plus grand que Bourdaloue. « Le silence qui s'est fait sur lui est une noire injustice, dit-il. Combien d'écrivains, d'orateurs, de prédicateurs 'plus célèbres ne montent pas à la cheville de ce grand oublié ! » A l'appui de ses dires, le professeur Stapfer cite les témoignages de ceux qui l'ont entendu. « Des auditeurs, attirés dans le temple... pour assister à une fête de l'éloquence, se retiraient bouleversés moins d'admiration, que d'un tremblement salutaire. « Ce n'est pas un prédicateur, c'est un prophète... » disait en sortant, un libre penseur. » Des talents extraordinaires d'homme et d'orateur lui assuraient une véritable emprise sur les foules.

« S'il n'avait pas, écrit Edmond de Pressensé, une prestance majestueuse, si sa taille était de moyenne grandeur et ses traits irrég-

guliers, ceux-ci portaient le cachet d'une haute distinction; son sourire était admirable : c'était une lumière. La parole le transformait. Son geste était parfait... Il avait un timbre d'or, le geste ample et correct. »

« Ceux-là seuls, dit un autre témoin, qui l'ont vu gravir les degrés de la chaire où il allait annoncer l'Évangile ont su... ce qu'était sa voix, toute vibrante de l'amour de Dieu et de la compassion de Jésus-Christ, qui semblait viser chacun et l'atteindre dans les profondeurs de sa conscience. »

Amiel écrivait dans son journal, le 9 novembre 1851, après avoir entendu un des discours d'Adolphe Monod sur saint Paul :

« J'ai ressenti les chaînes d'or de l'éloquence, j'étais suspendu aux lèvres de l'orateur et ravi de son audace et de sa grâce, de son élan et de son art, de sa sincérité et de son talent... J'ai été émerveillé, remué, saisi. »

Et Michelet, qui avait été l'un de ses auditeurs, l'appelle dans son *Histoire de France* « un prédicateur d'une imagination grande et terrible » et il ajoute dans une note : « Tous ceux qui l'ont entendu en tremblent encore ». Et voici la « charge » d'un de ses adversaires, l'auteur des *Lettres Méthodistes*, portrait à la fois hostile et plein de considération; il est de 1832 :

« Sa prédication est impressive au plus haut degré; sa voix est claire et pleine d'onction; sa manière est empreinte de sincérité et de grâce. Je n'ai pu voir sans émotion cette figure osseuse et pâle, tantôt regardant le Ciel avec l'œil de l'inspiration, tantôt projetant ses treublantes et dédaigneuses paupières sur la tourbe des pécheurs absorbés par ce genre dominicain; je n'ai pu contempler sans tristesse et sans effroi cette physionomie monastique..., faisant succéder rapidement à la plus sombre expression de désespoir et d'extase un sourire tendre et expansif, qui prouve que la meilleure partie de cette âme survit encore dans l'abîme de fanatisme où elle s'est précipitée. »

Ce « fanatisme », c'était le Réveil, que le trop spirituel auteur des *Lettres* poursuit dans son pamphlet, ce Réveil dont Adolphe Monod était la voix puissante et prestigieuse.

Qu'est-ce qui donnait tant de force et d'autorité à sa prédication ? Quel était le secret de la puissance d'Adolphe

Monod ? Ses dons exceptionnels, bien sûr, sa voix profonde « qui passait, sans effort, des accents les plus tendres et les plus suaves de l'amour aux éclats terribles de la sévérité ». Mais surtout la fermeté de sa doctrine : « La grande éloquence sacrée, écrit le doyen Stapfer, ... c'est l'autorité qui la fonde, les doute... la tue ». Monod s'appuie sur la Bible Parole de Dieu, il en avait une connaissance approfondie, il la citait souvent et d'une manière saisissante. Le centre de sa prédication était la croix. Il ne veut prêcher autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié... mais quelles souffrances, quelles angoisses : « O croix de la prédication de la Croix ! »

Comment ne parlerait-il pas avec autorité, puisqu'il ne parle pas de lui-même, mais apporte le message même que Dieu lui a donné ?

Et sa prédication a un but précis, c'est ce qui en fait la force de conviction. Son but est la conversion de ses auditeurs, le réveil de leur conscience : « Je vous le répète en tremblant et comme à genoux devant vous ». Il tremblait et priait comme s'il s'était agi de sa propre perdition : « Ce que je veux ? demandait-il aux « chrétiens inconvertis », je veux sauver vos âmes, et, pour les sauver, je veux vous arracher une espérance que le Diable n'a mise en vous que pour vous empêcher de vous convertir ».

« Il assiégeait les âmes avec une savante ardeur », disait Guizot.

Il vise à une décision immédiate : « Ne remettez pas à demain, demain peut-être vous ne voudrez plus, demain peut-être vous ne pourrez plus, demain peut-être vous serez mort. Non pas demain, mais aujourd'hui ».

Il vise à une décision personnelle et s'adresse à chacun : « Combien y en aura-t-il dans cette assemblée qui profiteront de ce discours ? Je ne sais, Dieu le sait : qu'il y en ait un, du moins, et que ce soit *vous* ! Amen. »

Enfant du Réveil, il a souffert du « durcissement » du Réveil et il réclame l'obéissance aux directions du Saint-Esprit. Le prophète de Lyon, qui appelait ses auditeurs à la conversion individuelle, devient à Paris le prophète de l'Eglise réveillée, « l'Eglise de l'avenir », comme il l'appelle,

où le Saint-Esprit aura la place qui lui revient : « On demande à l'avenir un Réveil dans le Réveil » qui unira tous les chrétiens de toutes les communions dans une foi agissante, sanctifiante, qui se traduira davantage dans leur vie de tous les jours et dans leur vie communautaire. Il a été, dès le début, un membre enthousiaste de l'Alliance Évangélique et aspirait à voir « les enfants de Dieu dispersés » réunis en un seul corps.

LE MINISTÈRE DE LA SOUFFRANCE

« Je suis toujours l'*Adolphe sans patrie* », avait-il écrit étudiant. Allait-il en être ainsi, jusqu'à la fin, de la patrie spirituelle, de l'Église ? Six mois furent accordés à Adolphe Monod, d'octobre 1855 à mars 1856, pour voir se former, autour de son lit de maladie, l'Église croyante à laquelle il avait aspiré toute sa vie.

Gravement atteint dans sa santé, il dut interrompre son ministère à plusieurs reprises. Il prit six mois de repos complet, puis reprit son ministère, mais ses souffrances augmentaient sans cesse. Le jour de Pentecôte 1855, il prêcha pour la dernière fois dans le Temple de Pentemont, sur ce texte : « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif, et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissante en vie éternelle. »

« Abattu et affaibli, j'ai pourtant la confiance qu'il me reste à exercer un ministère spirituel plus fructueux peut-être que celui qui précède et auquel Dieu me prépare par l'épreuve... j'ai cette confiance que cette maladie est pour la gloire de Dieu et que, guéri ou non, elle me rendra plus capable de servir Dieu selon sa volonté. »

Son ministère public prenait fin, un nouveau ministère, celui de la souffrance et de la patience commençait.

Nous sommes ici sur une terre sainte, en face du mystère de la souffrance, de la maladie et de la mort. Le mal qui le minait depuis de longs mois était un cancer du foie, maladie terrible et atrocement douloureuse. Jamais, au cours de ces

six mois, pendant lesquels les souffrances ne cessèrent d'augmenter, il ne lui échappa un murmure ou un mot de révolte. Il avait près de son lit une barre de fer où il s'accrochait dans les moments de crise pour lutter contre l'excès de la douleur. Ceux qui le soignaient recueillirent avec un soin pieux les accents et les prières qu'il exhalait.

« Mon Dieu, tu veux éprouver ce qui est dans mon cœur. Tu veux voir si ce vieux serviteur qui a prêché avec puissance et conviction qu'il n'est rien dont la foi ne puisse triompher, est en état de le prouver lui-même et s'il accepte le fardeau qu'il a posé sur les épaules des autres. Ce fardeau, je l'accepte... Je sais que tu es mon Père, que tu es la bonté même; que tu m'enverras la délivrance, soit en me guérissant, soit en me retirant dans ton sein. »

Il demande la guérison, avec quelle ardeur! Au rythme de sa prière hâchée et haletante on sent l'intensité de la torture physique :

« O mon Dieu, toi qui vois mes douleurs, homme de douleur, aie pitié de moi, par ton sang répandu, aie pitié de moi, par les humiliations de ta passion, aie pitié de moi, par les angoisses de ton agonie, aie pitié de moi, par la gloire de ton ascension, aie pitié de moi... ô mon Dieu c'est ta main... ô mon Sauveur, guéris-moi, Jésus, qui guérissais tout le monde, guéris-moi! Si j'ai assez souffert et si j'ai tâché de souffrir pour ta gloire, guéris-moi! O mon Dieu, je ne murmure pas; il n'y a pas une fibre, pas un sentiment en moi qui murmure; guéris-moi pour ta gloire, pour ton service, ou retire-moi dans ton sein. Mon Dieu, je t'attends... Mon âme s'élève à toi. »

Triomphe de la foi :

« Je te remercie de ce que tu m'as choisi pour être un type de la douleur. O mon Dieu! comme tu t'es acharné sur ce pauvre corps aujourd'hui! »

Et voici le miracle de la joie dans la souffrance :

Tu sais que durant tout le temps de ma prospérité j'ai été plus ou moins consumé par un esprit de mélancolie. Déjà tu commences à le dissiper. Je n'ai jamais été plus heureux qu'à présent. Je n'ai jamais été moins triste que depuis que tu m'as tant affligé! »

Le sachant condamné, les onze frères et sœurs Monod décidèrent de se réunir autour du lit d'Adolphe. La famille ne s'était pas retrouvée au complet depuis le mariage de Mme Babut en 1822. Ils passèrent ensemble deux jours et prirent la communion; le malade adressa à sa famille des allocutions pressantes qui sont comme son testament spirituel: «...Je mets sur la conscience de chacun de vous... de travailler à réaliser, chacun individuellement et dans nos rapports divers, ce qui constitue dans l'Eglise la véritable vie de Jésus-Christ, car il n'y a pas d'autre vie chrétienne que la vie de Christ en nous.» Plusieurs pensées de ces allocutions se retrouvent dans les *Adieux*.

Un de ses collègues lui parla de la communion « comme d'un moyen de grâce trop négligé et très puissant, et lui conseilla de s'en servir abondamment. »

Il résolut de la prendre chaque dimanche et d'inviter tour à tour les amis qui en exprimeraient le désir. La Cène était distribuée par un pasteur fidèle quelle que fût la dénomination à laquelle il appartenait : luthérien, indépendant, wesleyen, réformé. Ainsi naquit cette «réunion du dimanche», dans la chambre du malade, qui continua sans interruption du 14 octobre 1855 jusqu'au 30 mars 1856. Une invocation, un chant, une prière, la lecture d'un chapitre de la Bible, puis la distribution de la Cène. Ensuite Adolphe Monod prenait la parole. Ses méditations, remplies de paisible sérénité, d'amour profond, de joie triomphante forment le volume des *Adieux*. A la grande prédication qui avait été tout à la fois son charisme, sa tentation et son martyre, succédait la courte méditation, fruit des réflexions de toute une semaine. Pour la doctrine, elle n'en était pas nouvelle (car Adolphe Monod avait trouvé, le 21 juillet 1827, ce qu'il avait enseigné, ce qu'il avait constamment vécu depuis), mais elle prend une force et une netteté renouvelées des circonstances où elle était maintenant proclamée, et du parfait dépouillement de sa proclamation. C'est le diamant libéré de sa gangue.

« C'est une chose simplement divine, en dehors et au-dessus de la littérature, écrit le doyen Stapfer, et qui n'a

d'analogue, parmi les livres humains, que *l'Imitation de Jésus-Christ*. »

« Les paroles du pasteur malade n'avaient pas d'apprêt, lit-on dans la préface originale des *Adieux*. Souvent ce n'était plus le prédicateur, c'était un frère souffrant et près de déloger qui donnait à ses frères des conseils tirés de sa propre expérience, avec une simplicité, une familiarité que le lecteur retrouvera tout entières. Mais souvent aussi revenait la voix sonore, le ton vif et imprévu, l'accent rapide et entraînant d'autrefois. »

Quand Adolphe Monod prononçait la bénédiction « que la grâce et la paix soient avec vous dès maintenant et à jamais », ces paroles si souvent entendues prenaient un accent céleste.

C'est sur son lit de mort qu'il mit au point sa poésie, *Jésus ressuscitant des morts* qui se termine ainsi :

Pour lutter dans les maux, dans les cris, dans les larmes
Je ne suis que langueur, faiblesse et lâcheté.
Mais lavé dans ton sang et couvert de tes armes
Je puis tout en Jésus mort et ressuscité.

Le dimanche 30 mars, n'ayant plus la force de parler, il ne peut prononcer qu'une prière d'action de grâce.

Sa dernière prédication sur la terre était un chant à l'amour éternel et infini de Dieu.

Le lendemain, ce grand gagnant d'âmes apprenant la maladie d'un de ses catéchumènes qui l'avait longtemps préoccupé, trouve la force de lui envoyer un dernier appel : « Je n'ai jamais cessé d'espérer de vous... ô mon cher ami, mon fils, n'abusez pas de ce nouvel appel que Dieu vient de vous adresser... Je vous porte sur mon cœur devant Dieu ».

Il avait toujours demandé que « sa vie ne s'éteigne qu'avec son ministère et que son ministère ne s'éteigne qu'avec sa vie ». Dieu l'exauça.

« Le dimanche 6 avril 1856... M. Monod n'avait plus la force de parler même à sa famille et l'on se demanda s'il fallait contremander la réunion... Mais ce jour-là, l'heure n'était pas venue, que Dieu retirait à lui son serviteur. »

L'âme de feu était entrée dans la pleine lumière.

Analyser les *Adieux* serait vain, il faut les lire; ces pages ardentes et profondes apporteront à l'Eglise d'aujourd'hui un message solide et vivifiant. Fruit du dernier ministère d'Adolphe Monod, les *Adieux*, réédités ici pour la seizième fois, sont un monument élevé à la gloire de Dieu. Il l'a pressenti, lui qui écrivait dans les *Regrets d'un mourant*, qu'on trouvera plus loin dans leur contexte:

« J'ai reconnu que, par les souffrances mêmes et les afflictions qu'il m'a envoyées, et par l'espérance de la vie éternelle qui doit leur succéder, le Seigneur m'a fait exercer un autre ministère, probablement plus important que celui que je m'étais proposé, et en tout cas plus sûr, parce qu'il me vient plus directement de la main de Dieu, qui me contraint miséricordieusement à marcher dans cette voie pour son service et pour sa gloire. »

Boris Decorvet.
Emile G. Léonard.

Avant-propos

Il y a cent ans, le 6 avril 1856, mourait à Paris le grand orateur du protestantisme français : Adolphe Monod.

A l'occasion de ce centenaire, les Groupes Missionnaires sont heureux de rééditer « Les Adieux », qui restent un classique de la piété moderne.

Depuis cent ans, la grande voix s'est tue, mais par ces pages, elle parle encore à notre génération. Un sermon complet et quelques extraits de sermons peu connus ont été ajoutés afin de faire mieux connaître l'orateur du Réveil du siècle passé.

Nous sommes redevables à Monsieur le pasteur B. Decorvet, de Genève, d'avoir bien voulu introduire cet ouvrage par une esquisse biographique dont le texte a été revu et complété par Monsieur le professeur Emile G. Léonard, de l'Ecole des Hautes Etudes, à Paris. Qu'il soit remercié d'avoir accepté de mettre sa science historique et sa haute compétence au service de cette réédition.

La couverture a été réalisée par Monsieur Boissonnas, photographe à Genève, avec un buste d'Adolphe Monod